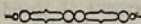


A partir de ce jour,

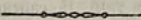
toutes nos Abonnées recevront l'Édition ordinaire le 1^{er} de chaque mois;

et les personnes abonnées aux Éditions bi-mensuelles recevront, le 15, le Supplément

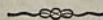
auquel elles auront droit.



LA VIRGINIE



EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE DE MARS



Dans la cour brillante d'Elisabeth d'Angleterre, où tant de splendeur et de gloire masquaient tant de vices et de cruauté, on remarquait un jeune homme, qui réunissait en lui les talents et les défauts de son époque : Walter

Raleigh, né dans le Devonshire, était poète, littérateur, nourri de la forte alimentation intellectuelle d'Oxford, et pourtant, dès l'âge de dix-sept ans, il s'était fait un nom dans les armes : il faisait partie d'un corps de troupes envoyé par la reine d'Angleterre au secours des protestants français, il s'était fait un nom dans les armes : il faisait partie d'un corps de troupes envoyé par la reine d'Angleterre au secours des protestants français, il combattit avec les insurgés des Pays-Bas ; son courage et ses succès attirèrent sur lui l'attention d'Elisabeth, qui l'appela dans son conseil ; mais ces honneurs ne suffisaient pas à l'aventureuse ambition de Raleigh ; il avait, comme tous ses contemporains, la fièvre des voyages et des découvertes, et il voulut, selon l'expression du temps, aller chercher des terres neuves ; il équipa plusieurs vaisseaux et fit voile vers l'ouest.

Colomb avait découvert l'archipel des Antilles et touché le premier ce continent que la postérité ingrate appelle l'Amérique ; Pizarre avait conquis le Pérou, Cortez le Mexique ; Nunez de Balboa avait vu l'océan du Sud, Magellan avait découvert la Californie, Cortez le fleuve Saint-Laurent et la terre de Labrador ; un navigateur espagnol, Cali, découvrit, en 1584, ces côtes que les Anglais de nos jours nomment Nouveau-Cornouailles ; tout ce vaste continent, découvert ou à découvrir, semblait appartenir aux Espagnols et aux Portugais, quand un Anglais, Francis Drake, planta le pavillon britannique sur l'extrémité centrale de l'Amérique qu'on appelle Terre-de-Feu. Il fut suivi par un grand

nombre de ses compatriotes ; et Walter Raleigh aborda dans une terre inconnue, située au nord-est de l'Amérique ; il lui donna le surnom cher à Elisabeth, il l'appela *la Virginie* (1585).

Cette découverte glorieuse ne contribua pas à la fortune de l'audacieux voyageur ; revenu en Europe, il fut, il est vrai, auprès de la reine, l'objet d'une grande et constante faveur ; mais, dès l'avènement de Jacques I^{er}, une imprudence le livra à ses nombreux ennemis ; condamné à mort sur des preuves très-légères, il fut enfermé à la Tour et y resta douze ans.

La tendresse dévouée de sa femme, l'éducation de ses enfants, la culture des lettres, amies de sa jeunesse, le consolèrent ; il composa en prison son *Histoire du Monde*, livre remarquable qu'on lit encore aujourd'hui. Tiré de prison à la condition de faire un nouveau voyage en Amérique et d'y chercher des mines d'or, il ne put réussir, et le roi Jacques eut la cruauté de faire revivre l'ancienne sentence de mort portée contre lui. En 1618, Raleigh, âgé de soixante-six ans, mourut sur l'échafaud, avec cette fermeté d'âme qui ne s'était jamais démentie dans le cours d'une vie orageuse. La postérité a gardé le souvenir de ses talents supérieurs, et de ses infortunes qu'il supporta avec tant de calme et de grandeur.

L'Amérique a porté malheur à tous ceux qui ont osé affronter ses plages inconnues : Colomb, chargé de fers, Cortez mort en disgrâce, Raleigh périssant sur l'échafaud, n'ont pas fait reculer cependant d'autres âmes vaillantes devant ces entreprises, funestes à ceux qui les tentaient.

La contrée dont Raleigh avait fait don à sa patrie, *la Virginie*, est une des plus belles provinces des terres américaines. Les Montagnes-Bleues la divisent en deux parts : celle d'ouest, riche en magni-

riques points de vue, ressemble à un vaste parc ; le tabac, le riz, le froment, enrichissent les cultivateurs de l'autre partie. La flore américaine étale dans ce pays ses principales merveilles et l'éternelle verdure de ses savanes ; les bisons habitent, en troupeaux, ces immenses prairies, océan de gazon qui semble monter vers le ciel ; les aigles planent au-dessus des forêts et des monts ; dans les labyrinthes de ces bois, les bêtes féroces trouvent des abris : le loup, le lynx et le chat-tigre remplissent l'air de leurs cris discordants ; le serpent à sonnettes rampe sous les lianes, et d'énormes chauves-souris étendent leurs ailes hideuses ; toute cette nature est grande, magnifique et souvent terrible. Mais, à côté de la végétation sauvage, on jouit des charmes d'une agriculture très-avancée ; Chateaubriand a décrit, tel qu'il l'a vu, ce contraste : « Là, dit-il, régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de dix siècles ; partout on voyait les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement sur les débris de leurs racines ; des arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant le désert, et des arbitres établissaient les premières propriétés ; l'oiseau cédait son nid, le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane, on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient, pour la première fois, mugir des échos qui allaient eux-mêmes expirer avec les arbres qui leur servaient d'asile. »

Cette description remonte à plus de soixante ans ; aujourd'hui, le désert se restreint tous les jours, et des villes se bâtissent là où erraient les tribus sauvages. Cependant, de tous les États de l'Amérique du Nord, la Virginie est un de ceux qui ont conservé le plus leur premier aspect et leur admirable nature.

On retrouve chez les habitants de la Virginie le type de la race anglaise ; ils ont le calme, la courtoisie et la cordialité des gens bien élevés de l'Angleterre, et le caractère de ceux qui, les premiers, ont peuplé cette belle contrée et repoussé devant eux les tribus indigènes, se retrouve aussi chez leurs descendants. C'est dans cette province mère que naquit Washington.

George Washington descendait d'une famille originaire du comté de Durham ; il était fils de planteur, planteur lui-même, et voué à la vie agricole qui faisait la force de la société américaine. Pendant sa jeunesse, il fit ce métier d'arpenteur dont parle poétiquement Chateaubriand, et qui avait une grande importance sur ces terres nouvelles, sur ces espaces immenses que la civilisation acquerrait peu à peu. Il vivait d'une existence active et paisible, quand la colonie s'insurgea contre l'Angleterre ; Washington parut au congrès que les États assemblèrent pour délibérer de leurs intérêts, et il s'y distingua tellement par sa mâle éloquence et la fermeté de ses principes, que, lorsque la lutte s'engagea par les armes, il fut mis, par le suffrage de tous, à la tête de l'armée américaine (1774). Il trouva en lui-même les facultés nécessaires à la

conduite des armées et à la fondation d'un gouvernement nouveau. Il fallait réunir en faisceau les forces éparpillées de treize États, vaincre les jalousies locales, les mécontentements, les trahisons, et lutter, avec une petite armée et presque sans munitions, contre des forces dix fois supérieures. Pendant que le Congrès proclamait l'indépendance des États-Unis (1776), il triomphait des armées réunies des généraux Howe et Cornwallis, et durant neuf ans, secondé par les volontaires français que commandait La Fayette, il lutta contre le Royaume-Uni avec une persévérance et un courage aussi admirables dans les revers que dans les victoires.

La guerre terminée, il résigna ses pouvoirs et reprit sa vie de planteur, restant pendant plusieurs années spectateur paisible des efforts laborieux que faisait son pays pour achever par la politique la tâche commencée par les armes. En 1787, la Convention nationale, rassemblée à Philadelphie, choisit Washington pour président, et deux ans après, il fut élu président de la nouvelle République, composée des treize États confédérés. — Il conclut un traité de paix avec l'Angleterre, il fit reflourir l'agriculture et le commerce, il fonda le crédit américain, il fut enfin le créateur de sa patrie, tâche difficile qu'il n'accomplit, comme toutes les œuvres mémorables, qu'au prix de ses sueurs et de ses angoisses. Il garda la présidence durant neuf années, et la résigna volontairement pour se retirer dans son domaine de Mont-Vernon, où il mourut en 1799. Un membre du Congrès fit de Washington ce juste éloge : « Il a plu à la divine Providence de retirer du milieu de nous un homme, le premier dans la paix, le premier dans la guerre, le premier dans les affections de son pays. »

La Confédération américaine ne comprenait, comme nous l'avons dit, que treize États, tous d'origine anglaise : New-Hampshire — Massachussets — Rhode-Island — Connecticut — New-York — New-Jersey — Pensylvanie — Delaware — Maryland — Virginie — Caroline du Nord — Caroline du Sud et Géorgie. Quinze nouveaux États s'y joignirent : le Tennessee — le Kentucky — l'Ohio — la Louisiane (achetée à la France en 1803) — l'Indiana — le Mississippi — l'Illinois — le Missouri — l'Alabama — l'Arkansas — le Texas (conquis sur le Mexique) — la Floride (achetée à l'Espagne) — l'Iowa — le Wisconsin — la Californie.

La population qui couvre cet immense territoire s'est rapidement multipliée, mais il existait, dès l'origine de la Confédération, un principe d'antagonisme entre le Nord et le Sud, et cet antagonisme devait amener une rupture que la sagesse des hommes d'État ne pouvait que retarder. — La Caroline du Sud donna l'exemple de la rupture en 1860, elle fut suivie par la Floride, le Mississippi, l'Alabama, la Louisiane, le Texas ; la Virginie se partagea entre l'Union et la Confédération ; elle sert depuis cinq ans, ainsi que le Delaware et le Kentucky, de champ de bataille aux fédéraux du Nord et aux confédérés du Sud ; elle est le théâtre de cette guerre cruelle où plus d'un million d'hommes a péri. L'opiniâtreté des deux partis est égale, et l'on ne peut prévoir l'issue de cette lutte fratricide.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE.

L'AIR ET LE MONDE AÉRIEN

PAR ARTHUR MANGIN (1).



PRÈS avoir exploré, l'an dernier, les *Mystères de l'Océan* (2) M. Mangin nous présente un voyage dans les plaines de l'air, et sa science, attrayante et sûre, est un guide que l'on peut suivre sans s'égarer. L'ouvrage se divise en trois parties : 1° L'air au point de vue physique, d'abord ; et il fait connaître pas à pas les découvertes et les expériences qui ont appris à l'homme les qualités et la puissance de ce gaz subtil, invisible, impalpable, dont il vit enveloppé. — 2° La deuxième partie est consacrée aux phénomènes de l'air : la pluie, les orages, les vents, les nuages, les aurores boréales, et ces accidents étranges, aérolithes, pluies de sang, pluies de soufre, qui causent tant d'épouvante au sein de nos campagnes. — 3° La troisième partie est une causerie vive et familière sur le monde ailé, emplumé qui peuple les airs ; insectes et oiseaux de tous pays, de tous climats, nous sont tour à tour montrés avec leurs industries, leurs mœurs si diverses, leurs luttes, leurs migrations, avec toute cette vie éternelle qui les anime et dont souvent nous ignorons jusqu'au premier mot. Deux cents gravures, d'une réelle beauté, embellissent ce livre et rendent plus lucides les explications, déjà si claires, de l'auteur.

Nous emprunterons à ce livre éminent quelques notions sur les oiseaux qui nous sont les plus familiers, ces jolis hôtes de nos toits et de nos jardins, qui nous intéressent plus, à tout prendre, que les superbes oiseaux des tropiques dont nous ne voyons que les tristes momies empaillées dans nos musées.

« Le moineau mérite une mention honorable, non pour son chant, il n'est pas musicien, mais pour sa gentillesse, et pour le mal qu'on en a dit injustement. On l'a accusé d'effronterie, de rapine, de parasitisme, que sais-je ? Et si encore on s'était borné à le calomnier, mais on l'a proscrit souvent, et c'est seulement en son absence qu'on a appris à lui rendre justice. Aujourd'hui le moineau est réhabilité dans tous les esprits éclairés et impartiaux. Un honorable

homme d'État, M. Bonjean, en a fait, en plein Sénat, l'apologie, je pourrais dire le panégyrique. Il a raconté que la tête du moineau ayant été mise à prix en Hongrie et dans le pays de Bade, cet intelligent proscrit avait abandonné complètement ces deux pays, mais que bientôt l'effrayante multiplication des insectes apprit aux habitants des campagnes de quel puissant auxiliaire ils s'étaient privés, et qu'après avoir établi des primes pour la destruction des moineaux, on fut obligé d'en établir de plus fortes pour son rapatriement. Le grand Frédéric avait aussi, lui, déclaré la guerre aux moineaux qui ne respectaient pas son fruit favori, la cerise. Naturellement les moineaux ne songèrent pas à résister au vainqueur de l'Autriche, ils disparurent. Au bout de deux ans, non-seulement il n'y eut plus de cerises, mais encore il n'y eut presque point d'autres fruits : les chenilles les mangeaient tous, et le grand roi, vainqueur sur tant de champs de bataille, s'estima heureux de signer la paix, au prix de quelques cerises, avec les moineaux réconciliés.

» Le pinson, qui est un sous-genre du genre moineau, a reçu de la nature une voix forte et flexible ; son chant est généralement peu varié, mais les intonations en sont franches, claires, pleines de gaieté. On dit qu'il peut, en captivité, imiter les chants des autres oiseaux. J'ai pourtant un pinson qui vit depuis plus de deux ans dans une même cage avec plusieurs serins, et qui a conservé dans toute sa pureté le chant propre à son espèce. Il est vrai que je me suis bien gardé de lui faire l'horrible opération que les oiseliéristes recommandent comme propre à développer les facultés musicales du pinson, et qui consiste à lui crever les yeux avec un fer rouge. Mon pinson montre un naturel farouche et intraitable, il ne se soucie nullement de ses compagnons de captivité ; il ne prend aucune part à leurs ébats ni à leurs querelles, et n'accorde à leurs chants aucune attention. Avec nous-même il est aussi sauvage que le premier jour. Lorsqu'on fait seulement mine de vouloir le prendre, il se jette désespérément contre les barreaux de sa cage, au risque de se blesser, et quand on a réussi à le saisir, il mord vigoureusement les doigts jusqu'à ce qu'on le lâche. C'est un noble oiseau qui n'est pas né pour la servitude !

» Le genre fauvette a été partagé en plusieurs sous-genres, dont chacun comprend un grand nombre d'espèces. Les fauvettes proprement dites habitent les bois, les buissons et les vergers, et vivent indifféremment d'insectes et de fruits sucrés. A la fin de l'été, elles émigrent presque toutes, mais sans se réunir, ni prendre de rendez-vous communs : chacune à sa

(1) Chez Mame, à Tours, magnifique volume.

(2) Voir : *Journal des Demoiselles*, année 1864.

guise et à son heure. Le chant du mâle est très-doux, très-brillant et très-riche en modulations. La fauvette à tête noire est la plus renommée pour l'agrément de ses vocalises. Si les fauvettes mâles sont des musiciens distingués, les fauvettes femelles ont reçu de la nature un talent moins séduisant, mais plus estimable, et pour lequel elles puisent leur inspiration dans l'amour maternel. Rien de plus charmant que leur nid ; rien de plus élégant à l'extérieur, de plus moelleux à l'intérieur : cela donne envie vraiment d'être petit oiseau. Le nid de la fauvette couturière est un chef-d'œuvre. Elle en compose le tissu de fibres menues, de plumes, de duvet, d'aigrettes de chardon ; puis elle file avec son bec et ses pattes le coton qu'elle a recueilli ; elle pratique ensuite des trous le long du bord de feuilles à limbe solide et large, et dans ces trous elle passe son fil de manière à coudre ensemble plusieurs feuilles qui forment ainsi une petite tente suspendue, enveloppant parfaitement le nid que l'oiseau veut cacher à ses ennemis. Le colonel Sykes a vu des nids dans lesquels le fil était réellement terminé par un nœud.

» Que dire du rossignol qui déjà n'ait été dit cent fois, et bien mieux que je ne pourrais le faire ? les naturalistes et les poètes ont célébré à l'envi ce virtuose des bois, cette chétive créature, qui, n'ayant reçu en partage ni la grandeur, ni la force, ni la beauté, est cependant à elle seule l'honneur du printemps. Guéneau de Montbelliard, le collaborateur de Buffon, a fait ressortir, avec tout l'enthousiasme d'un dilettante, les merveilleuses qualités de la voix du rossignol. « Coups de gosiers éclatants, dit-il, batteries vives et légères, fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité, roulades précipitées, brillantes et rapides ; accents plaintifs, cadencés avec mollesse, sons enchanteurs et pénétrants, qui font palpiter tous les cœurs. »

» Ce délicieux artiste est un carnassier ; il vit d'insectes, ce qui est un titre de plus à notre bienveillance. Enfin nous ne pouvons lui refuser notre haute estime, car il n'est point de ceux dont nous ayons réussi à faire nos complaisants et nos parasites. Il est tout au plus, entre les mains de l'homme, un captif résigné. Il chante encore, mais pour tromper son ennemi, jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer, ce qui ne tarde guère. Son chant n'est plus une idylle ou une romance, c'est une élégie. Il pleure la liberté, sans laquelle il ne peut vivre.

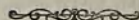
» Les hirondelles arrivent dans nos contrées au printemps et nous quittent au commencement de l'automne. Le départ a lieu par bandes, selon que la saison rigoureuse est plus ou moins hâtive. On assure même que ces oiseaux pressentent le froid et la disette, et que leur instinct les avertit de hâter leur départ pour n'être pas pris au dépourvu. Quoi qu'il en soit, les climats septentrionaux tempérés sont la vraie patrie des hirondelles. Si, chaque année, elles émigrent en Afrique, ce n'est pas pour elles un changement de résidence, c'est seulement une absence de quelques mois, absence nécessaire, mais pénible, et qu'elles abrégieraient si elles le pouvaient.

» Adanson les a observées au Sénégal, et il a constaté qu'elles n'y forment qu'une installation provisoire ; elles y bivouaquent, passent les nuits sur le toit des maisons, ou dans le sable, au bord de la mer, et dès que la saison le permet, elles regagnent leur

foyer chéri toujours le même, tant qu'il subsiste. Où la mère a niché, nichent la fille et la petite-fille. Elles y reviennent chaque année ; leurs générations s'y succèdent plus régulièrement que les nôtres. La famille s'éteint, se disperse, la maison passe à d'autres mains ; l'hirondelle y vient toujours. C'est ainsi que cette voyageuse est devenue le symbole de la fixité du foyer. Elle y tient tellement que la maison réparée, démolie en partie, longtemps troublée par les maçons, n'en est pas moins souvent reprise et occupée par ces oiseaux fidèles, de persévérant souvenir. C'est l'oiseau du souvenir.

» Dans l'antiquité, l'hirondelle était presque partout considérée comme un oiseau sacré, chéri des dieux et citoyen du firmament. De nos jours encore, sauf quelques chasseurs intraitables qui, pour faire parade de leur adresse, s'amuse à tirer les hirondelles, on se garde bien de leur faire aucun mal. On les invite, au contraire, à se fixer sous l'avent des toits, dans les granges, parfois dans la grand chambre, dans la maison, comme disent les paysans, habitée par la famille. Ce respect semble s'adresser au caractère, aux mœurs de ces oiseaux, à leur douceur, à leur esprit d'association et de fraternité, à leur confiance en la loyauté de ceux dont elles prennent le toit pour abri, et auxquels ils semblent dire : Nous nous mettons sous la confiance des saintes lois de l'hospitalité.

Nous avons emprunté à l'ouvrage de M. Mangin quelques pages agréables, mais combien d'autres nous aurions pu citer ! nous y renvoyons nos lectrices.



HISTOIRES DE CHEZ NOUS

RÉCITS BRETONS

Par H. VIOLEAU.



Depuis longtemps les amis de M. Violeau regrettaient son silence, et déploiraient que la maladie tint captif sous son joug ce doux et charmant esprit qui conte si bien, et qui a le talent de faire aimer ce qu'il aime lui-même, Dieu, les pauvres et la Bretagne. Trois beaux amours ! mais un nouveau volume vient de paraître ; la plume assoupie s'est réveillée, et peut-être n'a-t-elle jamais mieux parlé.

Ce volume renferme d'abord un récit assez étendu, *Arsène Michelin* ; c'est une belle étude du progrès de l'orgueil dans une âme d'enfant, et au sérieux du drame se joint une pointe de gaieté qui ne gâte rien ; l'histoire du fils qui, par vanité, en vient à renier sa famille, est mêlée à des peintures de mœurs bourgeoises prises sur le fait. Deux autres nouvelles intéressantes et bien dites suivent celle-ci, mais ce qui donne un prix particulier à cet ouvrage, ce sont les détails vrais, touchants et tristes sur la condition des labourers en Bretagne. Il y a là quelque chose qui remue les entrailles, et si M. Violeau a voulu plaider la cause de ses malheureux compatriotes, s'il a voulu faire couler des larmes et provoquer des secours, il a bien réussi, et s'est, une fois de plus, noblement

acquitté de cette tâche d'avocat des pauvres qu'il paraît rechercher. Nous citerons un fragment du chapitre : *Les Pauvres dans les Campagnes*.

« La vieillesse du prolétaire des campagnes n'est pas moins digne de compassion que son état de maladie. Après avoir épuisé ses forces, élevé sa famille, il n'a plus d'autre ressource que la mendicité. Il y a très-peu de vieillards, dans cette classe : la fatigue et les privations abrègent leur vie, et l'on peut le considérer comme un bonheur, quand on voit l'état déplorable dans lequel languissent trop souvent leurs veuves dont les jours se prolongent ordinairement beaucoup plus. Elles mendient aussi longtemps qu'elles peuvent marcher, et quand leurs forces manquent, quand les maladies ou les infirmités viennent, une grange, parfois sans cheminée, leur sert d'asile. Quelques fagots soulèvent de la terre nue et humide un peu de paille recouverte d'un lambeau de toile ou de haillons que dépouillent ces pauvres vieilles pour s'allonger sur leur grabat. Plusieurs n'ont pas de demeure fixe, préférant à la solitude d'un réduit isolé, l'angle d'une crèche où le fermier prolonge pour elles la litière des animaux qui les réchauffent de leur haleine. C'est de là que relevant une femme mourante, couverte d'ordure et de vermine, une fermière répondait à l'offre de lui payer ses soins : « On ne peut pas faire des choses aussi répugnantes pour de l'argent; on les fait pour l'amour de Dieu. »

« Je ne puis dire combien il est douloureux pour les personnes appelées à voir de près une misère aussi affreuse en des êtres si résignés, de ne pouvoir les faire admettre dans un établissement de charité publique. Il faut alors s'efforcer de parler du ciel, espérer de toutes les douleurs sans consolation, pour réprimer le murmure qu'inspire contre l'administration de la bienfaisance publique d'un pays civilisé, la vue de pareilles souffrances sans aucun soulagement. »

Nous voudrions bien que ce passage, ou pour mieux dire, la lecture entière du livre de M. Violeau, inspirât une charitable pensée à celle de nos lectrices qui vont prendre les bains de mer en Bretagne. Après avoir admiré la mer, les rochers, les dolmens,

puissent-elles avoir une pensée pour le peuple si chrétien et si malheureux qui habite cette terre poétique, et laisser tomber une aumône dans ces mains indigentes qui savent si bien se joindre pour prier Dieu. M. Violeau leur en sera bien reconnaissant.

EN ORIENT

VOYAGE EN JUDÉE

Par le R. P. de DAMAS (1).

— 639 —

Le *Voyage en Judée* est la suite de l'intéressant *Voyage au Sinai*, dont nous avons rendu compte l'année passée. On y trouve le même enthousiasme pour les grands souvenirs, le même sentiment des beautés de la nature, la même observation fine, juste et quelquefois gaie et un peu malicieuse : livre d'une lecture attachante et facile qui peut être mis entre toutes les mains. Ces descriptions de la Terre-Sainte, ces réminiscences de l'Evangile, semblent garder un charme toujours jeune, toujours nouveau, surtout lorsque celui qui écrit a vu les lieux sanctifiés, lorsqu'il a recueilli les saintes traditions sur le sol même qui les vit éclore, lorsqu'il a médité la vie et la mort de Jésus, notre Sauveur, à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire! — On aime à suivre les traces de l'auteur dans ce pieux pèlerinage, et nous espérons que, pendant le Carême, nos lectrices s'édifieront de ce bon livre et passeront la mer avec le R. P. de Damas et ses courageux amis, croisés du dix-neuvième siècle qui vont vénérer le Tombeau sacré que leurs pères ont défendu.

M. B.

(1) Un joli volume in-12, prix : 2 francs. Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.

LE PORTEFEUILLE GRIS

(Fin.)

IV



ON ardeur au travail se ralentit durant quelques jours, puis bientôt un découragement plein de tristesse et d'amertume s'empara de lui. Il songeait sans cesse à Berthe et à sa mère, livrées aux angoisses et aux inquiétudes de l'avenir. Cette pensée lui était

insupportable; cependant un dimanche il remarqua que la jeune fille avait l'air souriant, et qu'un naïf plaisir brillait dans ses yeux bleus, d'une douceur incomparable. Frédéric se hasarda à demander la cause de cet heureux changement, mais la mère secoua tristement la tête.

« Ma pauvre Berthe est heureuse parce qu'elle a trouvé un nouveau travail qui nous mettra à l'abri du besoin. Depuis quelque temps nous avons une

jeune voisine qui a bien voulu lui apprendre à se servir de la machine à coudre très-en vogue dans ce moment. Elle nous a assuré qu'on pouvait y gagner de sept à huit francs par jour. Berthe a voulu apprendre. Vous ignorez, monsieur Frédéric, que le marchand qui achète les pastels de Berthe, les lui paie un prix dérisoire; c'est ce qui l'a engagée à profiter de la complaisance de cette jeune femme. Berthe a réussi tout de suite, et sa nouvelle amie lui a procuré une place dans un grand atelier qui vient de se monter et dont elle-même fait partie. Je suis allée voir la dame qui les surveille, et j'ai eu même affaire au maître de l'entreprise dont je ne me rappelle plus le nom. Combien j'aurais préféré que Berthe travaillât ici près de moi, mais il n'y faut pas songer : on ne confie pas de travail au dehors. L'atelier, du reste, est convenablement composé, bien tenu, et notre voisine m'a un peu rassurée à cet égard. Berthe commencera demain.

Ce jour-là Frédéric fut encore plus triste que d'habitude ; il passa la soirée seul dans son atelier, l'esprit perdu dans de vagues appréhensions et plein d'idées tristes et décourageantes. A ce moment son regard se leva sur le portrait de sa mère, qui semblait lui sourire doucement. Au souvenir de l'amour de cette bonne mère, de ce courage qui n'avait jamais faibli au milieu des épreuves de la vie, de cette confiance en Dieu qui n'avait pas été ébranlée un seul instant, il eut honte de sa faiblesse et de ses larmes.

« Oh ! bonne mère, fit-il en se levant, que ton souvenir ne m'abandonne jamais ! qu'il vienne relever mon courage prêt à faiblir et raffermir ma foi chancelante ! »

Il sortit et se dirigea vers l'église de Saint-Germain-des-Prés. A peine, à cette heure, s'il s'y trouvait une ou deux personnes. Quelques lampes éclairaient faiblement la nef et les chapelles latérales.

Frédéric s'agenouilla sur une des chaises placées dans l'enceinte principale. Mais aussitôt son genou heurta un objet dur et brillant qui roula sur la pierre. Il le ramassa et reconnut une broche en or renfermant une miniature entourée de pierres brillantes.

Il ne se rendit pas compte d'abord de la valeur, mit la broche dans la poche de son gilet en se disant qu'il la porterait le lendemain au bureau des objets perdus, puis il pria avec ferveur. Souvent, malgré lui, sa prière s'interrompait ; il pensait à sa fiancée ; il la voyait dans un atelier, courbée sur une machine, les joues pâles, les yeux fatigués. Le désespoir alors s'emparait de lui à la pensée qu'il ne pouvait rien faire pour venir au secours de cette infortunée... mais bientôt son âme s'élançait vers Dieu ; il suppliait la Providence de ne pas abandonner celles qu'il aimait et auxquelles il voulait consacrer sa vie.

Quand il fut rentré, il examina sa trouvaille. A la clarté de sa petite lampe, les brillants jetaient de tels feux, leurs rayons resplendissaient si bien dans le modeste atelier, qu'il ne douta plus que ce ne fussent des diamants d'une fort grande valeur. Émerveillé, il retournait le bijou dans ses mains et le présentait en pleine lumière pour en faire jaillir

les brillantes étincelles. Ses regards s'arrêtèrent ensuite sur la miniature enchâssée dans le milieu. C'était une tête d'homme d'une grande noblesse et d'une haute distinction. Le médaillon était tellement épais, que Frédéric pensa qu'il devait s'ouvrir. Il l'ouvrit effectivement, et vit qu'il renfermait des cheveux. Il pensa alors à l'inquiétude et au chagrin du propriétaire de ce bijou : il ne l'admirait plus maintenant comme un objet de prix, mais comme une relique bien chère, un souvenir inestimable qui devait n'avoir pas de prix pour celui qui l'avait perdu. Plein de cette idée, il s'endormit en prenant la résolution de le remettre au commissaire du quartier dès le lendemain matin.

Aussitôt levé, il courut chez le commissaire de police. A la vue de la broche, celui-ci jeta une exclamation de joie.

« Ah ! mademoiselle de Kergoët va être heureuse ! Vous nous apportez là, monsieur, un bijou bien précieux pour la personne qui l'a perdu... Hier, toute la journée, on a fait des recherches. »

Frédéric lui raconta simplement comment il l'avait trouvée. Le commissaire prit note de son nom et de son adresse ; le jeune peintre retourna à son atelier et reprit son travail habituel.

Plusieurs jours s'étaient passés, et il ne songeait plus à cet incident, quand madame Croisé, qui remplissait les doubles fonctions de concierge de la maison et de femme de ménage de la plupart de ses locataires, entra chez lui sans frapper.

« Ah ! monsieur Frédéric ! s'écria-t-elle tout essoufflée d'avoir monté très-vite les cinq étages, si vous saviez, si vous saviez ce qui vous arrive !... »

— Eh bien ! quoi ? dit le jeune homme sans se déranger.

— Mais levez-vous donc ! si vous voyiez le bel équipage qui est arrêté à la porte, laquais devant, laquais derrière, et chamarrés sur toutes les coutures... Vite, que j'arrange un peu ici, car la voilà qui monte.

— Qui ? la voiture ? demanda Frédéric en riant.

— Eh non ! une vieille dame tout habillée en velours.

— Ce n'est pas pour moi, dit Frédéric en se remettant à peindre.

— Mais quand je vous dis qu'elle a demandé M. Frédéric Garnay ! et même qu'aussitôt que je lui ai dit que c'était ici, mais que vous demeuriez au cinquième : « Eh bien, madame, qu'elle m'a dit fort poliment ma foi ! montrez-moi le chemin, je vous suivrai. » Pour lors, je me suis dépêchée de monter quatre à quatre l'escalier pour vous prévenir... et, tenez, j'entends un frou-frou de robe, ça doit être elle. »

A peine Frédéric avait-il eu le temps de déposer sa palette, qu'une dame âgée, fort richement mise, entra et le salua.

« Monsieur Frédéric Garnay, c'est bien ici ? » demanda-t-elle.

Frédéric fit une réponse affirmative et se hâta de lui avancer un fauteuil. Madame Croisé, après avoir ranimé le feu, sortit en faisant, à part elle, toutes sortes de conjectures.

Frédéric cherchait vainement, en regardant cette dame, à se rappeler où il avait vu des traits sem-

blables. Il se demandait en même temps ce qui pouvait lui valoir cette visite.

« Mademoiselle de Kergoët ! monsieur, dit la visiteuse, qui devina son étonnement. Je viens vous remercier d'avoir retrouvé et rapporté un bijou qui est la chose la plus précieuse que je possède.

— Mais, mademoiselle, je suis très-heureux que le hasard m'ait favorisé, car ce n'est qu'un hasard, et vraiment je suis trop flatté que vous ayez pris la peine de venir me remercier vous-même.

— C'est un vrai plaisir pour moi de vous remercier du bonheur que j'ai éprouvé en revoyant ce portrait... le portrait de mon frère, mort il y a un an. Vous voyez, monsieur, que vous m'avez rendu un trésor inestimable.

« Vous êtes peintre, et peintre de talent, à ce que je vois, dit-elle en se levant et en examinant les peintures suspendues aux murailles. Il y a bien longtemps que je veux faire faire mon portrait... Est-ce vous qui avez fait cette dame en noir ? Ce portrait me plaît particulièrement.

— C'est ma mère ! répondit Frédéric ému.

— Eh bien ! monsieur Frédéric Garnay, voulez-vous être mon peintre ordinaire ? vous commencerez par mon portrait.

— Ah ! mademoiselle ! s'écria le jeune peintre, que de bonté... quelle gratitude ne vous devrai-je point !

— Je vois que cela vous fait plaisir ; allons, tant mieux, dit-elle en souriant. Hé bien ! donc nous commencerons la semaine prochaine ; je vous attendrai lundi à une heure. »

Elle se retira, laissant le jeune homme le cœur plein de joie et d'espérance. Son atelier lui semblait transformé par la baguette de quelque fée.

« Enfin ! dit-il, j'ai donc un portrait à faire ! »

Sur cet agréable thème il forma les variations les plus charmantes : il réussissait complètement le portrait de mademoiselle de Kergoët, toute la noblesse du faubourg Saint-Germain venait l'admirer, la ressemblance était parfaite, la touche magistrale ; il obtenait la faveur de l'envoyer à l'exposition. Naturellement le portrait, le nom de Kergoët, les armes du cadre, attiraient les regards, faisaient naître les interrogations ; il voyait arriver dans son atelier nombre de gens riches et titrés. L'un faisait faire son portrait, l'autre commandait un tableau ; par les protections de tous ces hauts personnages, il obtenait une commande du Gouvernement et même un petit bout de ruban rouge paraissait à l'horizon, quand la voix de madame Croisé demanda s'il voulait dîner.

« Bon ! se dit-il, voilà la fable du pot au lait encore une fois réalisée ! mais au moins, cette fois-ci, ajouta-t-il en souriant, il en reste quelque chose. »

« Je fais compliment à monsieur, dit madame Croisé. Ah ! si le bonheur lui arrive, c'est bien qu'il le mérite, je l'ai dit souvent.

— Oui, madame Croisé, il m'arrive un portrait à faire.

— Le portrait d'une demoiselle qu'est bien riche, à ce qu'il paraît, et que même vous lui avez rendu un fameux service ! »

Frédéric sourit de voir madame Croisé déjà si bien renseignée.

Jusqu'à la fin de la semaine, notre jeune peintre pensa constamment au portrait qu'il allait bientôt commencer, et déjà il cherchait sur son album la pose et la manière dont il le peindrait. Le dimanche arriva, et ce fut avec un visage joyeux qu'il se présenta chez sa fiancée. Il remarqua le pâle sourire de madame Delatre et les yeux brillants de Berthe.

« Avez-vous donc aussi une bonne nouvelle à m'annoncer ? demanda-t-il.

— Berthe est tout heureuse, répondit la mère ; les deux semaines qui viennent de s'écouler lui ont bien profité. Hier, en lui payant sa semaine, la dame surveillante lui a fait des compliments sur son travail régulier ; elle va être chargée de faire les broderies en soutache. M. Maxime Allart, le maître de l'atelier qui était présent, a déclaré qu'à partir de la semaine prochaine son travail serait payé presque double.

— M. Allart est plein de bonté, dit Berthe. Il a interrogé notre voisine à notre sujet, et sans doute il aura été touché de notre position... mais qu'avez-vous donc, monsieur Frédéric ?

— Maxime Allart... balbutia-t-il étonné et embarrassé ; êtes-vous bien sûre que ce soit son nom ?

— Certainement, répondit Berthe. Le connaissez-vous ?

— Oui... non... c'est-à-dire j'ai connu quelqu'un de ce nom, mais ce ne peut être la même personne.

— Et votre bonne nouvelle ? dit la jeune fille en souriant.

— Un portrait à faire, le portrait d'une demoiselle aussi bonne, aussi aimable que riche.

— D'une... demoiselle ! murmura-t-elle.

— De soixante ans, » reprit Frédéric en souriant.

Il garda le silence sur l'incident de la broche trouvée, mais il parla longuement de ses espérances. Ces trois cœurs simples et confiants en la Providence, recommencèrent doucement à faire des projets pour l'avenir. Cependant Frédéric était un peu soucieux, sa pensée revenait sans cesse vers Maxime, et il se demandait par quel incroyable hasard son ami d'autrefois se trouvait être le propriétaire d'un grand atelier.

Quand il fut rentré chez lui, il se reprit à songer à tout cela : Maxime devait être au comble de ses vœux, puisqu'il avait de l'argent et qu'il était plongé en pleine spéculation commerciale. Il ne put s'empêcher de soupirer en pensant que Berthe travaillait à son atelier, et il admira le hasard providentiel qui allait si bien servir ses projets. Il n'eut pas un instant le moindre sentiment envieux envers son ami, mais si son cœur aimant et généreux avait souffert de l'abandon complet de Maxime, son amour-propre était froissé maintenant de l'oubli de cet ami qu'il avait accueilli et consolé dans les jours de misère, de cet ami qui avait habité sous son toit, vécu à sa table, partagé ses peines et ses plaisirs.

Mais bientôt toutes ces pensées s'effacèrent, comme au rayon de soleil s'efface et disparaît toute trace de l'orage. Le rayon de soleil, l'espoir, le but pour lui, c'était de revoir Maxime, de lui rappeler leur ancienne amitié, de le prier d'être plein d'indul-

gence et de bonté pour sa fiancée, de le supplier enfin de lui faire accepter, sous forme de gratification pour son travail, l'argent qu'il devait recevoir pour prix du portrait de mademoiselle de Kergoët, et tout cela sous le sceau du secret le plus profond.

Toutes ces pensées le tirèrent éveillé une partie de la nuit, et il se promit bien de ne pas laisser s'écouler la semaine sans faire cette démarche auprès de Maxime.

Dès les premières séances qu'il consacra au portrait de mademoiselle de Kergoët, celle-ci fut ravie de son talent, de sa conversation et de sa bonne grâce en toutes choses. Vers la fin de la semaine, sa bienfaitrice lui présenta un à-compte sur le prix du portrait.

Frédéric confus et embarrassé voulut refuser.

« Nous n'avons pas fait de prix, dit l'aimable vieille demoiselle en insistant, qu'importe ! je sais bien ce que vaudra mon portrait. Votre travail est déjà très-avancé, il est bien juste que je vous tienne compte des frais que vous avez déboursés. Quoique riche, je sais ce que coûtent les couleurs et les pinceaux ; d'ailleurs, je vous en prie, laissez-moi me procurer le plaisir de faire un peu le Mécène. »

Le moyen de fâcher cette charmante femme en refusant ce qu'elle offrait avec tant de grâce et de bonté. Frédéric n'hésita plus ; tout simplement il prit cet argent et il se rendit chez Maxime.

Quand on l'introduisit dans un cabinet confortablement meublé, et qui servait de bureau à son ami, celui-ci était à l'atelier, sans doute pour y donner le coup d'œil du maître.

Frédéric réfléchissait à l'affaire délicate qu'il avait à traiter avec Maxime, lorsque celui-ci parut.

A la vue de son ancien ami, il ne put retenir une exclamation de surprise, et s'avançant avec empressement vers lui, il lui tendit la main.

« Je suis heureux de te voir, mon cher Frédéric. Sérieusement, tu dois bien m'en vouloir de t'avoir négligé si longtemps ; j'ai eu tant d'affaires, tant de soucis ! Maintenant tout est terminé fort heureusement, et je me proposais d'aller te voir. »

— Vraiment ! dit Frédéric tout heureux. Eh bien ! j'en suis fort content ; cela va m'encourager à te parler de mes affaires et à te demander un service.

— Il est accordé d'avance, interrompit Maxime. Parbleu ! j'ai assez puisé dans ta bourse, et tu peux bien puiser dans la mienne.

— Oh ! l'homme d'argent ! dit en riant Frédéric. Hé bien ! je ne viens pas t'en demander, je viens, au contraire, t'en apporter.

— Ah bah ! tu fais donc aussi tes affaires ? Cela m'étonne, la peinture est un commerce si ingrat ! Enfin, mon cher ami, je suis tout à ta disposition. Seulement, si tu veux bien permettre, les affaires sérieuses seront pour demain ; aujourd'hui, je suis tout au plaisir de te voir et de te serrer la main. »

Frédéric le regarda étonné, et il ne put s'empêcher de lui lancer une petite épigramme.

« Décidément, tu es bien changé. Comment, il s'agit d'argent que je t'apporte, et tu me renvoies au lendemain !... »

— Eh ! moque-toi tant que tu voudras, mais c'est comme cela. D'ailleurs, que m'importent les affaires que l'on vient m'offrir maintenant ; j'en ai une qui

marque parfaitement : un grand atelier de machines à coudre, parfaitement monté par ton serviteur, et dans lequel je n'admets que de très-bonnes ouvrières. L'ouvrage abonde et l'argent aussi. J'en gagne beaucoup, mon cher Frédéric, mais l'étonnant, c'est que cela ne me procure pas tout le plaisir que je rêvais autrefois... Tiens, je voulais aller te voir, car j'ai besoin de causer avec toi. Sais-tu bien que depuis quelque temps j'ai un peu tes idées, et que je commence à croire que l'argent ne fait pas le bonheur !

— Oh ! oh ! ceci menace de devenir très-grave. Décidément tu n'es plus le Maxime d'autrefois. Et quelle est la raison de cet étonnant changement ? car il doit y en avoir une...

— Oui, il y en a une, dit Maxime en se rapprochant de lui. Mais, cette fois, c'est une chose sérieuse dont je veux te parler, que je veux te confier. »

Frédéric fut étonné de la voix émue de son ami. Son regard brillait, mais il semblait embarrassé.

« Te souviens-tu, dit Maxime, qu'autrefois je me suis moqué de ton amour pour une jeune fille que tu voulais épouser ! Je me rappelle encore les conseils que je t'ai donnés... et cependant elle avait une dot, m'avais-tu dit. Je te déclarai que le mariage était absurde, qu'étant peintre tu ne devais pas te marier, que c'était te mettre la corde au cou pour te noyer... ce sont mes propres expressions, s'il m'en souvient. Eh bien ! mon cher Frédéric, je vois et je sens maintenant que je t'ai dit la chose la plus fautive et la plus égoïste du monde. Oh ! oui, tu l'as pressenti et deviné, le bonheur doit être auprès d'une jeune fille aussi bonne que belle ; le bonheur est près d'une épouse à qui l'on consacre sa vie et sa fortune, et, je le sens bien, je ne serai heureux que lorsque mon rêve se réalisera. »

— Cela veut dire tout simplement que tu aimes une jeune fille et que tu veux l'épouser... bravo ! Donne-moi la main, et laisse-moi te souhaiter tout le bonheur possible.

— Celle que j'aime, dit Maxime ému, est pauvre, oh ! bien pauvre, je t'assure ; mais elle est si belle, si bonne, si pleine de modestie et de grâce, que son cœur est le bien le plus précieux que je désire... Elle m'aimera, Frédéric, elle m'aimera, je mettrai toute ma fortune à ses pieds ; j'aurai pour elle tout l'amour, tout le respect, tous les égards dont elle est digne... oh ! elle m'aimera !...

— Comment ? demanda Frédéric, tu ne sais pas si elle t'aime ? Tu ne lui as donc pas fait part de tes intentions ?

— Non, pas encore, dit Maxime en soupirant. Il n'y a pas longtemps que je la connais, et je ne lui parle presque jamais que pour des choses indifférentes. Je ne connais pas encore sa mère ; j'ai seulement appris qu'elles étaient si pauvres, que la jeune fille était obligée de travailler pour nourrir sa mère. J'ai pensé à toi, j'ai songé que tu m'aiderais dans cette circonstance délicate.

— Mais que puis-je faire ? demanda Frédéric.

— Tu me connais, tu sais mes antécédents, ma vie jusqu'à ce jour... la fortune dans les affaires m'a souri et tendu la main ; je voulais te prier de te présenter chez madame Delatre, la mère de Berthe, et de lui dire...

— Berthe ! c'est Berthe que tu aimes ? s'écria Frédéric pâle de stupefaction.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? dit Maxime. Est-ce que ta fiancée porte le même nom ? En effet, je crois me rappeler...

— Berthe Delatre est ma fiancée, dit Frédéric d'une voix agitée ; j'ai reçu la promesse de sa mère et je dois l'épouser bientôt. »

Maxime le regardait pétrifié d'étonnement.

« Que dis-tu ? s'écria-t-il enfin. Celle que tu dois épouser n'avait-elle pas une dot ? Berthe, celle que j'aime est si pauvre qu'elle est obligée de travailler dans mon atelier ; tu vois bien que ce n'est pas la même.

— Oui, elle possédait une somme de vingt mille francs dont le revenu les aidait à vivre, sa mère et elle. Mais un jour malheureux, madame Delatre a perdu cette somme tout entière, enfermée dans un portefeuille gris. La pauvre enfant a dû chercher à travailler pour vivre, et c'est justement à ton atelier qu'elle est entrée par les soins d'une voisine... Je venais te prier de la traiter avec tous les soins et les égards qu'elle mérite, et je pensais que tu voudrais bien m'aider à la tromper un peu en lui faisant accepter, comme gratification, cet argent que je t'apportais. »

Il s'arrêta.

Maxime, debout devant lui, l'œil fixe et hagard, le visage livide, les bras pendants, semblait frappé de douleur et de honte.

« Oh ! murmura-t-il, un portefeuille gris !... vingt mille francs !... quelle expiation, ô mon Dieu ! »

Et il cacha sa tête dans ses mains.

Frédéric le regardait silencieux et étonné.

Maxime enfin parut faire un violent effort sur lui-même.

« Frédéric ! s'écria-t-il, tu vas me maudire et me mépriser... Le malheur qui a frappé cette pauvre veuve et sa fille, la misère qui est venue les accabler tout à coup et contre laquelle la jeune fille a si courageusement lutté, c'est à moi seul qu'il faut en demander compte !... Ce portefeuille gris qui contenait leur unique fortune et leur avenir... c'est moi qui l'ai trouvé !

— Est-il possible ! s'écria Frédéric.

— C'est moi, reprit Maxime, qui, triomphant de ma trouvaille, ai fermé mon cœur à la voix de l'honnêteté pour n'écouter que les conseils de la cupidité. C'est alors que voulant te cacher et ma découverte et mon projet de faire fructifier cet argent que je m'appropriais si lâchement, je t'ai quitté sous le prétexte d'un héritage. Frédéric, me pardonneras-tu jamais les privations et les chagrins que j'ai causés à ta fiancée ? Ah ! la Providence m'a cruellement puni en permettant que la seule femme que j'aie aimée dans ma vie, la seule à laquelle j'aurais été heureux de donner mon nom, fût précisément celle que j'avais indignement dépouillée ! »

Frédéric allait parler, quand Maxime reprit vivement :

« Ne m'accable pas de tes reproches ! si j'ai été bien coupable, je te jure de réparer autant qu'il sera en mon pouvoir le mal que j'ai causé. Adieu, Frédéric, laisse-moi, j'ai besoin de reprendre du

calme et du courage ; mais avant de me quitter, je t'en prie, donne-moi la main.

— Elle a bien souffert ! murmura Frédéric ; mais tu es trop malheureux et trop à plaindre pour que je ne te pardonne pas. »

Il lui serra la main et sortit, en proie à une émotion qu'il ne pouvait maîtriser.

VI

Le dimanche suivant, Frédéric venait d'arriver chez madame Delatre, quand un commissionnaire apporta un petit paquet soigneusement enveloppé et cacheté, qu'il avait ordre de remettre à madame Delatre elle-même. Sa course était payée et il ignorait le nom de la personne qui le lui avait confié.

Madame Delatre rompit les cachets de cire et développa le papier. Elle poussa un cri d'étonnement et de joie en reconnaissant le petit portefeuille gris qu'elle avait perdu quelques mois auparavant. Le portefeuille ouvert contenait non plus vingt, mais quarante billets de mille francs.

La pauvre veuve se laissa tomber dans son vieux fauteuil, affaissée sous le poids d'une émotion indescriptible.

Berthe, agenouillée devant sa mère, contemplait avec une surprise pleine de joie le petit portefeuille d'où s'échappaient les billets de banque.

« Ah ! chère enfant ! dit enfin la mère en tendant les bras à sa fille, la Providence ne nous a pas abandonnés ! Soyez bénis, ô mon Dieu ! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel ; vous avez exaucé nos prières ! »

Frédéric, pâle et ému, contemplait cette scène avec attendrissement, tandis que dans son cœur il pardonnait une seconde fois à Maxime qui réparait ainsi le mal qu'il avait fait.

« Approchez, monsieur Frédéric, dit alors madame Delatre ; vous avez cherché à nous consoler dans notre chagrin, vous avez partagé notre douleur et nos mauvais jours, partagez à présent le bonheur et l'aisance qui reviennent à nous. »

Et lui prenant la main, elle y plaça celle de sa fille.

« Maintenant, dit-elle émue et souriante, il nous manque un protecteur, voulez-vous toujours être le nôtre ? »

Frédéric, pour toute réponse, prit la main de celle qui devait bientôt être sa mère, et la porta à ses lèvres avec une pieuse reconnaissance. L'excel-lente dame, entourée de ses deux enfants, voyait, après des jours si sombres, le ciel se rasséréner, l'horizon s'éclaircir, et elle s'abandonnait avec confiance au plaisir si doux de former d'heureux projets d'avenir.

Frédéric, le cœur ivre de joie, les yeux fixés sur sa fiancée, approuvait tout, et, en sa qualité de peintre, colorait encore de plus chauds rayons cet horizon du bonheur.

Quand il sortit de cet appartement où il laissait maintenant deux visages souriants et heureux, il courut chez Maxime.

Celui-ci était absent.

Mais le concierge lui demanda comment il se nommait.

« Frédéric Garnay ! dit-il.

— Eh bien ! alors, voici une lettre que M. Maxime m'a recommandé de vous remettre quand vous viendriez.

— Mais ne pourrais-je le voir ? insista Frédéric. Quand rentrera-t-il ?

— Il est parti hier soir !

— Parti ? s'écria Frédéric. Il ne m'avait pas fait prévenir de ce départ. »

Et il brisa vivement le cachet de la lettre qu'il se mit à lire à l'écart.

« Mon cher Frédéric,

» Quand tu liras cette lettre, je serai en route pour le Havre, et de là je partirai pour l'Amérique. Pardonne-moi si je ne me suis pas senti le courage de t'embrasser pour la dernière fois. J'emporte de Paris un souvenir qui ne me quittera jamais. En travaillant sans cesse, loin de la France, peut-être parviendrai-je à oublier le mal que je lui ai fait... je veux parler d'elle, de Berthe... Oh ! qu'elle ignore toujours que c'était moi qui avais trouvé le portefeuille de son père ! Je sais que je n'ai pas tort de compter sur ta générosité. Adieu, sois heureux comme tu le mérites, et pense quelquefois au pauvre exilé qui t'aime et qui, lui, pensera souvent à toi.

» MAXIME. »

Frédéric eut le cœur serré de cette détermination de son ami. Il n'était pas égoïste, et la souffrance des autres l'affectait toujours péniblement.

Il regagna son modeste atelier, plongé dans ses réflexions, mais bientôt le sommeil vint le reposer des émotions de cette heureuse journée, et des songes rians voltigèrent sous les rideaux du petit lit de fer.

Le lendemain, il fallait chasser toutes ces préoccupations étrangères à la peinture et au travail, il fallait aller chez mademoiselle de Kergoët, dont le portrait était presque achevé. La noble et aimable demoiselle qui éprouvait toujours un vif plaisir à revoir le jeune peintre, remarqua ce jour-là qu'il était préoccupé, songeur, que parfois un éclair de joie brillait dans ses yeux et qu'un sourire joyeux glissait sur ses lèvres. Depuis quelques jours, elle songeait à assurer l'avenir de son jeune favori ; curieuse de connaître le motif de cette préoccupation, elle le questionna si finement et si délicatement, que la nature franche et loyale de Frédéric ne résista pas à cet assaut.

Il raconta d'une voix émue son amour pour Berthe Delatre, ses projets de mariage renversés par la perte du portefeuille gris, puis enfin ce même portefeuille retrouvé et envoyé par une personne mystérieuse et inconnue. Sur ces derniers mots il ne put s'empêcher de rougir un peu, mais mademoiselle de Kergoët ne s'en aperçut pas, tant elle était occupée de cette étrange aventure.

« Monsieur Frédéric ! s'écria-t-elle, je veux connaître cette jeune fille qui doit être votre femme, et j'espère bien signer à votre contrat de ces deux mains que vous avez si bien réussies sur mon portrait, » ajouta-t-elle en se levant et en regardant l'œuvre du jeune peintre.

En prenant congé d'elle, il la remercia chaleureusement des marques d'intérêt qu'elle voulait

donner à sa fiancée, et il se promit bien d'annoncer cette nouvelle à madame Delatre et à sa fille.

Mais il se trouva que mademoiselle de Kergoët l'avait devancé. Madame Delatre avait déjà reçu sa visite, et la bonne dame ne se lassait pas de parler de la bonté et de la grâce de mademoiselle de Kergoët.

Quand Frédéric annonça à sa protectrice l'époque de son mariage, celle-ci sourit finement et lui dit :

« J'espère bien que l'on signera le contrat chez moi, ici, dans ce salon où j'ai reçu le médaillon que j'avais perdu, et où vous avez peint mon portrait. Madame Delatre me laissera, je l'espère, le plaisir de lui offrir le dîner du mariage de sa fille. Un mariage, celui d'une si charmante enfant... eh ! ce sera une bonne fortune pour moi !... et quelle fête dans mon vilain hôtel si triste et si sombre ! »

Frédéric ne savait plus que répondre pour témoigner sa reconnaissance à cette charmante femme qui savait offrir avec tant de tact et de délicatesse.

Pendant ce temps sa fiancée était fort occupée à admirer, avec sa mère, un joli trousseau envoyé par mademoiselle de Kergoët.

Frédéric ignorait encore cette nouvelle générosité ; il se pressait de terminer le portrait de sa bienfaitrice, car l'époque de l'exposition approchait en même temps que celle de son mariage. Enfin, quand il en eut connaissance et qu'il voulut en remercier mademoiselle de Kergoët, celle-ci l'interrompit vivement :

« Il ne s'agit pas du trousseau, dit-elle, mais bien de la corbeille ; je parierais que vous n'y songez pas. L'exposition vous fait perdre la tête. A la place de mademoiselle Berthe, j'en serais sérieusement jalouse. Fort heureusement que je suis là pour vous aider de mes conseils ; je suis bien sûre que vous n'y entendez rien. Vous n'allez pas me priver, je le pense, de la bonne occasion qui se présente pour moi de choisir une corbeille de nocce ! Vous ne pouvez comprendre toute l'importance que, nous autres femmes, nous attachons au choix d'une corbeille, quelle source de plaisir nous y trouvons... Allons, je ne vous quitte pas, jusqu'à ce que la corbeille soit achetée. Après, je vous laisserai libre, et je dormirai tranquille. »

En parlant ainsi, elle donna ordre d'atteler sa voiture, et elle partit avec Frédéric. Il n'y avait pas à résister à mademoiselle de Kergoët ; du reste, elle sut parfaitement choisir des objets en harmonie avec la position de la jeune fille.

La veille du contrat, mademoiselle de Kergoët faisait pendre dans son grand salon son portrait achevé, orné d'un cadre magnifique. Frédéric assistait au triomphe de son œuvre.

Au moment où il allait prendre congé de sa bienfaitrice, celle-ci lui fit signe de se rasseoir.

« J'ai encore une recommandation à vous faire, dit-elle en souriant : demain nous signerons le contrat que vous avez fait préparer par mon notaire ; mais j'y ai fait ajouter une clause, et lorsqu'on la lira, je vous prie de ne pas vous étonner ni jeter d'exclamation.

— Mais, cette clause ?... demanda Frédéric.

— La voici : j'ai trouvé qu'il était juste que vous apportiez en mariage la même somme que votre

fiancée, et j'ai recommandé à M. Derbois, mon notaire, de l'ajouter. C'est très-simple, vous le voyez, seulement je vous prévins.

— Ah ! mademoiselle ! s'écria Frédéric, c'est trop ! Qu'ai-je donc fait pour mériter tous les bienfaits dont vous me comblez?...

— Une chose très-sérieuse et très-difficile, dit gravement mademoiselle de Kergoët, et d'après l'aventure arrivée à madame Delatre, vous devez voir que je n'exagère rien, — vous avez fait votre devoir. »

MAURICE BARR.

LA FERME AUX IFS

(SUITE.)

ÉLISABETH A LOUISE.

La Ferme-aux-Ifs, mai 18...

La ferme et le petit château, comme on appelle la maison de mon oncle Philippe, sont dans un grand émoi, ma chère Louise, car on attend des hôtes de Paris, la mère, la sœur, le frère d'Adrienne, et notre oncle lui-même sort de son calme habituel pour que tout soit au mieux. Est-ce à sa nouvelle famille, ou à sa femme qu'il veut plaire ? question jugée, n'est-ce pas ? car il n'aime les parents d'Adrienne qu'à cause d'elle ; il les connaît si peu, que fussent-ils dix mille fois aimables, il ne pourrait guère les aimer. Mais elle, il l'aime tant, il désire tant lui être agréable en toutes choses ! il prévient ses moindres désirs, et ses caprices deviennent pour lui une grosse affaire. Ma sœur, je ne suis pas jalouse d'elle, mais je comprends, à la voir, combien il est doux d'être aimée, à condition toutefois d'aimer aussi ; recevoir sans donner ne satisfait pas le cœur. Elle donne, sans doute, car il paraît heureux, mais elle ne donne qu'à lui, et la moindre part de ces largesses de l'âme ne vient pas jusqu'à nous.

Cependant, la prochaine arrivée de sa mère semble agir sur elle, comme un vent doux sur nos lilas. Elle m'a proposé d'étudier avec elle un morceau à quatre mains, et, sur ses instances, j'ai dû accepter la partie brillante et difficile. Nous nous en tirons passablement l'une et l'autre et j'ai eu, je l'avoue, grand plaisir à me servir d'un excellent piano de Pleyel, au lieu de la vieille épinette que tu connais. Une ou deux fois, en sortant de notre répétition, nous nous sommes promenées ensemble, dans le jardin de ma tante qui est charmant en cette saison, et d'où l'on voit le verger tout blanc de la neige fleurie du printemps. Elle a même honoré ma basse-cour de sa présence, et elle a paru prendre intérêt aux explications que je lui donnais sur nos races anglaise et normande. Avec une autre personne, et dans d'autres

circonstances, ces attentions-là paraîtraient bien insignifiantes, mais depuis six mois que nous vivons sous le même toit, c'est, tu le sais, la première fois que ma tante paraît se souvenir que j'existe, et que je pourrais, si elle le voulait, être pour elle une compagne, une amie. Pourquoi ce changement ? craint-elle de laisser voir à sa mère, que l'on dit si bonne, jusqu'à quel point elle a négligé, dédaigné la famille de son mari ?... j'énonce cette pensée en rougissant, tant je la trouve peu charitable, et si je me suis trompée, si c'est un retour sincère, oh ! avec quelle joie je te l'annoncerai, ma sœur ! Vois-tu, cette froideur, ces mépris qui tombent sur ma mère et sur moi, me font souffrir plus que je ne puis l'exprimer ; mon humeur s'en altère parfois... pardonne-moi ! jusqu'ici je n'avais vu autour de moi que bienveillance et bonté ; vous m'avez tous gâtée en me faisant croire que le monde entier vous ressemblait, ma grand'mère si bonne dans sa brusquerie, maman si parfaite sous son enveloppe triste et un peu taciturne, toi, si vive et si douce à la fois, ton mari, ton loyal et bon mari, et jusqu'à tes enfants qui n'ont jamais eu que des caresses et des mots tendres pour leur tante. Et mon oncle, n'était-il pas semblable à notre mère, avant qu'une autre affection l'absorbât tout entier ? je ne connaissais que vous tous et je jugeais les autres d'après vous... erreur, triste erreur !

Je reprendrai ma lettre quand nos hôtes seront arrivés. Adieu, sœur chérie, que n'es-tu ici ?

20 mai, 18...

Ta petite sœur, chère Louise, est une vraie girouette ; voilà mes sentiments tout changés, et c'est bien heureux pour l'espèce humaine, car je ne la vois plus en noir le moins du monde. Sérieusement, on ne saurait connaître la famille d'Adrienne sans éprouver un sentiment d'attrait et de sympathie, mêlée de surprise ; comment se fait-il que notre tante ne soit pas plus aimable, avec une telle mère et une si gentille sœur ? — Te voilà bien vite enthousiasmée, me dis-tu peut-être. Je l'avoue, je suis vaincue par le charme tout-puissant de la bonté.

Toi aussi, Louise, tu aimerais madame d'Auvray, maman l'aime aussi, ou du moins elle la trouve tout à fait digne d'estime et de respect. Madame d'Auvray n'a conservé de la jeunesse qu'une taille svelte, élégante encore, mais l'on voit qu'elle a dû être belle, autant au moins que sa fille, avec une expression que celle-ci n'a jamais eue. Elle a dans ses manières une dignité simple qui commande la déférence sans l'imposer; toutes ses paroles bienveillantes, sont dictées, on le voit, par un sentiment d'indulgente charité; si elle n'était qu'une femme du monde, on la croirait plus aimable que sincère, mais elle est chrétienne, et de sa bonne opinion du prochain découlent sa grâce et sa douceur. J'aime beaucoup son visage calme, entouré de cheveux gris bouclés, et éclairé par des yeux bleus, dont les années ont amorti l'éclat sans en altérer la finesse pénétrante; je ne les crains pas, ces yeux-là, comme je crains ceux d'Adrienne, si froids et si railleurs !

Cependant, Louise, depuis l'arrivée de sa famille, ma tante nous fait quelques amitiés; deux fois nous avons dîné chez elle, et nous y passons habituellement la soirée. Le morceau à quatre mains a eu du succès, et Adrienne qui chante fort bien, veut que je l'accompagne. Elle ne nous exclut pas de la conversation comme elle le faisait jadis; il est vrai que sa mère nous traite en parentes, et qu'elle semble sans cesse occupée à solliciter notre amitié pour sa fille. Je crois qu'elle apprécie bien nos deux mères; pour moi, chère Louise, elle n'est que trop indulgente et ses manières affectueuses me vont au cœur. Il y a d'ailleurs sympathie complète entre nous; nous la voyons prier à l'église, matin et soir, et cette franc-maçonnerie des âmes engagées sous la même bannière se révèle à chaque instant.

Je ne t'ai rien dit encore de mademoiselle Régine. C'est une bonne jeune fille de seize ans, peu jolie, quoiqu'elle ressemble à sa sœur, fort simple et aimant de passion la campagne, les fleurs et les occupations rustiques. Elle donne le grain aux poulets, elle arrose les fleurs, et volontiers, elle irait chercher l'herbe pour les lapins. Elle doit être bien dépaycée à Paris et dans le grand monde, et Adrienne qui fait la sœur aînée, la gronde (quand madame d'Auvray n'est pas là) sur ses inclinations communes, ses goûts bas et ses manières champêtres.

Pour monsieur Didier, il me semble poli, aimable et comme il faut. Il est attentif avec maman, et très-fraternel pour mon oncle Philippe. Enfin ! tu le vois, le genre humain est réhabilité dans mon esprit. Tu désirais des détails, j'ai essayé de te satisfaire, mais à ton tour, sœur chérie, parle moi longuement de toi et des tiens. Le printemps, si doux en France, est-il tolérable en Afrique? oh! si j'étais hirondelle, je retournerais là-bas sous tes lentilles, pour te voir et t'embrasser! adieu, amie, et à toi.

ÉLISABETH.

IV. — SUITE DU RÉCIT.

Les jardins anglais avec leurs allées aux longs méandres, leurs pièces d'eau, lacs en miniature, leurs ponts rustiques et leur harmonieux mélange d'arbres de toute essence et de tout pays, ont bien leurs charmes; l'antique jardin français, aux angles droits, aux murailles de verdure, peuplé de statues,

animé par de brillants jets d'eau, qui laissent tomber dans des vasques de marbre une pluie de perles, possède une majesté agréable; mais un beau verger, dont le gazon fin et serré est brodé de piquettes, qui est enclos par de riantes charmilles, et qui voit s'élever de son sein fertile le cerisier aux fruits de pourpre, le riant pommier, le noyer à la vigoureuse stature, ce simple verger de nos campagnes est-il donc sans mérite? Souvent un ruisseau le borde et l'égale par cette chanson de l'eau, si charmante à l'oreille, souvent au delà des charmilles où vivent des tribus d'oiseaux, les yeux se reposent sur un frais paysage, moissons blondes courbées au vent, calmes prairies où les vaches rêvent, collines où se suspendent les chèvres, forêts sombres que le soleil de midi ne transperce pas. Le verger de la Ferme-aux-Ifs était situé à ravir, des champs bigarrés de cultures diverses l'environnaient, les ombrages de la forêt de Raismes servaient de cadre à une partie du tableau, et au nord la vue n'était bornée que par les remparts et les tours de Valenciennes. Un gazon velouté s'étendait sous les pas, et les pommiers à la tête arrondie, les muriers au noir feuillage, les noyers séculaires projetaient de l'ombre, même aux heures les plus chaudes de la journée.

Par une douce après-midi de juin, Adrienne s'y trouvait avec sa sœur et son frère; elle se promenait à pas lents, en abattant du bout de son ombrelle les fleurettes épanouies dans l'herbe; Didier, à côté d'elle, marchait les yeux baissés, l'air rêveur et satisfait néanmoins, et devant eux, Régine courait, lestée et légère, s'amusant, s'émerveillant de tout, des fruits aux arbres, des abeilles qui cherchaient du butin, des oiseaux qui causaient d'une branche à l'autre.

« Que tu es heureuse d'habiter la campagne! s'écria-t-elle, en se retournant vers sa sœur. Tout est plaisir ici! quel parfum que celui des foin coupés! comment ne passes-tu pas ta vie dehors? Si je demeurais ici, on ne me trouverait guère entre quatre murs!

— Nous différons absolument, répondit Adrienne de sa voix sèche; ce qui te jette en extase m'ennuie à la mort; je ne vois la campagne que par son côté prosaïque, le fumier, la mare, les poules qui glapissent, les oisons qui crient, les grenouilles dans l'herbe, les rustauds au salon et l'ennui partout!

— J'espère que tu fais une exception pour ta famille, dit Didier scandalisé; elle est charmante.

— Oh! oui! s'écria Régine; je suis folle de ta nièce Elisabeth, elle est si bonne et si intelligente!

— Bravo! Régine, tu as bon goût et j'espère qu'Adrienne lui rend pleine et entière justice.

— Tu n'en doutes pas! répondit Adrienne, je sais ce que vaut mademoiselle Elisabeth.

— De quel air tu dis cela, Adrienne! tu fais tes yeux noirs, tes yeux méchants, tu sais? Que t'a donc fait cette pauvre Elisabeth?

— Que veux-tu qu'elle m'ait fait? répondit Adrienne avec impatience. Tu es insupportable, Régine, avec tes suppositions, tes réflexions, tes questions. Que m'importe Elisabeth!

— Tu te fâches? mauvais signe! repartit Régine en riant et en faisant une profonde révérence; adieu, ma sœur, je vais trouver ta nièce et l'aider à cueillir des fraises pour le dîner. Tu seras plus gaie ce soir? »

Elle s'enfuit en courant et en riant, et Adrienne la suivit des yeux d'un air mécontent. Didier la regardait avec attention, et il lui dit enfin :

« Est-ce une plaisanterie, Adrienne? Est-ce que vraiment ta nouvelle famille ne te plaît pas? »

— Eh! mon cher Didier, comment veux-tu qu'elle me plaise? Regarde, juge, compare, mets notre famille en regard de celle-ci et dis s'il est possible que je partage l'engouement de cette petite sotte de Régine?

— Je ne suis pas si exclusif que toi, répondit Didier, et dussé-je assumer sur moi l'anathème que tu lances contre notre sœur, je t'avouerai que je suis de son avis.

— Sur mon mari, sans nul doute, c'est un homme excellent et que j'aime de tout mon cœur.

— Sur ton mari, cela va sans dire, mais sur sa mère que je trouve tout à fait digne, dans sa simplicité, sur madame Chevalier, qui me semble une femme parfaite, et enfin, faut-il l'avouer? sur mademoiselle Elisabeth. »

A son tour, Adrienne le regarda avec une extrême attention; il se troubla un peu et sourit pour cacher son trouble.

« Quelle folie! s'écria sa sœur en répondant à la pensée qu'il n'avait pas exprimée. Quelle amère folie, Didier!

— Pas si fou, dit-il; quoi? une jeune fille charmante, bien élevée, douce, simple, ayant l'horreur du luxe et de la dépense, ne serait-ce pas au contraire une grande sagesse que d'en faire sa femme?

— Grande sagesse en effet, répondit Adrienne avec un dédaigneux sourire, si la charmante fille avait une centaine de mille francs à ajouter à ses vertus négatives. Sais-tu que sa dot ressemble fort à celle de Frosine? quelle folie! encore un coup! tandis que tu pourrais si tu voulais....

— Que pourrais-je? va, tu te trompes bien : les filles riches savent par cœur Barrême, et comme je ne veux pas m'abaisser à solliciter la main de quelque laide et méchante héritière, je me suis arrangé un bonheur à ma façon; une vie bourgeoise, tranquille, avec une femme de mon choix.

— Oui, un intérieur modeste, dit Adrienne, la soupe et le bœuf le dimanche; le bouilli réchauffé les autres jours, un logement au cinquième, très-haut, mais aussi très-petit, et ta femme nourrissant le petit dernier qui l'empêche de dormir, parce qu'il fait ses dents, pauvre amour! je vois cela d'ici.

— Adrienne!

— Veux-tu un autre tableau? oui-dà, j'en ai plusieurs! Vois ta femme, ta simple et modeste femme, dévorée d'envie, voulant singer le luxe qu'elle n'a pas, te privant de tout, toi, le chef et le maître, et faisant encore des dettes pour acheter des plumes et des dentelles. La misère chez toi, à ton foyer, le déshonneur peut-être, et cela, parce que tu auras épousé une femme sans le sou. Elles sont toujours douces et charmantes, les jeunes filles, pleines d'économie, de modestie, de vertus, mais attends, attends l'épreuve du mariage et de la liberté.

— Je ne saurais croire qu'Elisabeth ne soit pas mieux trempée.

— Eh! mon Dieu! je ne répondrai pas d'elle. Sa modestie ne cache-t-elle pas bien de l'orgueil?

— Tu es injuste pour elle, Adrienne, je suis surpris et attristé de l'entendre parler ainsi.

— Eh! cher ami, c'est le souci de ton bonheur qui m'importe! Que désiré-je, si ce n'est ton bien? tu sais combien je t'ai toujours aimé, Didier!

— Je te le rends bien, tu le sais aussi, dit-il en lui serrant la main. Je l'avoue, j'espérais ajouter à notre mutuelle amitié par une alliance qui m'aurait mis dans ta nouvelle famille; c'est une idée qui m'était venue jadis, en entendant Philippe nous parler de sa nièce, et de voir mademoiselle Elisabeth, n'a pu que m'y confirmer.

— Elle te plaît donc?

— Il faudrait être difficile pour qu'elle ne me plût pas. Elle est remarquablement jolie.

— Mais aucun usage du monde.

— Tu ne peux pas lui refuser de l'esprit?

— De l'instruction, si tu veux, elle ferait une bonne gouvernante d'enfants.

— Elle est simple.

— Pauvre, tu veux dire.

— Douce.

— Qu'en sais-tu?

— Elle adore sa mère.

— Beau mérite! Sa mère ne voit que par ses yeux.

— Tu es décidée à contrarier sur tous les points. Pourquoi, Adrienne, ne veux-tu pas entrer dans mes idées?

— Parce qu'elles sont absurdes. Pardonne-moi, mon pauvre rêveur, mais je t'aime trop pour te cacher la vérité. Tu ferais là un mariage pitoyable, et tu renverserais tous mes projets : j'avais fait de si beaux rêves pour toi!

— Quels rêves?

— C'était mieux que des rêves, car je suis sûre que si tu avais voulu...

— Mais quoi?

— Tu serais devenu le mari d'une jeune fille délicate, jolie, du meilleur monde, et apportant en dot : quatre cent mille francs.

Elle appuya sur ce chiffre : Didier écoutait : Ève écoutait aussi au pied de l'arbre de la tentation.

« C'est une imagination pure, dit-il enfin.

— Non, je connais la jeune fille, je suis initiée même à ses vœux, à ses désirs; elle veut pour mari un jeune homme bien né, bien élevé, habitant Paris.

— Et elle se nomme?

— Écoute :

Et Adrienne, avec un geste coquet, épela sur ses doigts : C. L. O. T. I. L. D. E.

— Mademoiselle Josseland!

— Elle-même. Mais on va dîner, je ne suis pas habillée... Au revoir, Didier!

La flèche était lancée. Didier rêva tout le soir, et chaque fois que son regard se portait, par habitude, sur Elisabeth, l'image de Clotilde, ou plutôt de sa dot, glissait devant ses yeux. Ce que lui avait dit sa sœur semblait prendre un corps : d'un côté, il voyait ce ménage gêné, pauvre, qu'il n'aurait pu soutenir qu'à force de courage et de travail; l'amour même d'une femme excellente remplacerait-il les autres biens qu'il fallait lui sacrifier? Avec Clotilde, la vie facile, la richesse, l'éclat, si chers à notre siècle, s'offraient à lui. Pourquoi n'aimerait-il pas Clotilde, jeune et gracieuse? L'épouser n'était pas se vendre, l'épouser

c'était faire acte de raison, c'était se dévouer généreusement au bien de sa famille, de ses jeunes frères, de ses parents avancés en âge. Bientôt ce profitable mariage fut à ses propres yeux, un acte héroïque, et la bonne Elisabeth fut immolée à un égoïsme déguisé sous les plus beaux semblants. Heureusement, elle n'en sut rien, et elle vivait paisible, entre ces intérêts divers qui la mettaient en jeu.

Cependant, Didier ne changea pas sans une lutte secrète, et un jour, en voyant de loin Elisabeth et Régine qui s'en allaient, les bras enlacés, visiter au village une pauvre veuve, il dit en soupirant à Adrienne :

« N'ont-elles pas l'air de deux sœurs ? vraiment, Régine aime mademoiselle Elisabeth comme si elle la connaissait depuis longtemps, et notre mère, tu ne peux le nier, aurait là une bonne, une aimable fille !

— Très-touchant ! très-sentimental, répondit Adrienne en ricanant, et si je te disais qu'Elisabeth ayant à choisir une mère, une sœur et un mari, ce n'est pas à madame d'Auvray, à mademoiselle Régine, ni à M. Didier qu'elle penserait, que répondrais-tu ?

— Explique-toi !

— Connais-tu M. Jean Marsault ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Eh bien ! M. Jean Marsault sort tout frais de l'école de Grignon, il est fils d'un fermier du voisinage, il est amoureux d'Elisabeth, et s'il possédait un établissement quelconque, il viendrait la demander à sa mère.

— Et elle accepterait ?

— Je n'en doute pas. Vois-tu, mon pauvre Didier, ici, on te refuserait peut-être ; ailleurs, tu serais agréé avec joie... choisis ! »

Il soupira.

« Suis mon conseil, continua sa sœur d'un ton affectueux, ton bonheur m'est cher, et je ne puis consentir à ce que tu le places dans des chimères. La réalité de la vie, c'est le bien-être, l'honorabilité qui résulte d'une belle position... »

— Et les affections, qu'en fais-tu, Adrienne ?

— Je les mets à leur rang, mais sans leur donner le pas sur tout le reste ; d'ailleurs, Clotilde est assez charmante pour être aimée... tu l'aimeras, j'en suis sûre... et en l'épousant, tu resteras dans ta ligne, comme Elisabeth, dans la sienne, en devenant madame Marsault.

Didier ne doutait nullement de la véracité de sa sœur, et ces dernières paroles, dites avec assurance, l'ébranlèrent profondément. Il parut peu de jours après sans garder une pensée de retour, et après avoir adressé à Elisabeth et à sa mère des adieux assez froids. Régine pleurait, madame d'Auvray était émue, et elle dit à ses enfants, quand ils se trouvèrent réunis en wagon :

« Que je suis heureuse de laisser Adrienne parmi une si excellente famille ! C'est un vrai repos d'esprit pour moi. »

Didier se sentit un léger serrement de cœur, mais les deux fantômes évoqués par sa sœur, la pauvreté et la jalousie, se dressèrent, et il dit en secret à Elisabeth un adieu éternel.

Pour elle, revenue à ses occupations habituelles, elle pensait à sa mère, à sa sœur, et ni le nom de

Didier, ni celui de Jean ne surgissaient dans sa mémoire. Ce dernier, qu'Adrienne avait habilement mis en scène pour les besoins de sa cause, n'était cependant pas un personnage imaginaire.

V

ADRIENNE A CLOTILDE.

La Ferme-aux-Ifs, juillet 18...

Chère petite amie,

Je reçois ton billet qui m'annonce que, par une nouvelle décision du médecin, ce n'est plus à Nérès que tu vas, mais à Plombières. Que cela se trouve bien ! Mon bon père y va également pour faire une saison d'eaux que les médecins lui prescrivent à grands cris, et je confie ce billet à mon frère Didier, qui accompagne notre père. Ma mère n'a pu être de la partie : elle a besoin de rester à Paris, afin d'y surveiller les études de mes jeunes frères, et surtout de Julien, qui doit entrer à l'école des Mines à la fin de l'année.

J'espère que ces fontaines de Plombières seront favorables à nos deux pères, chère Clotilde ; le mien aura bien de la joie à te revoir, ainsi que son ancien et fidèle ami, M. Josseland. Je vous envie les beaux jours que vous allez passer là-bas, et volontiers je prendrais la place de Didier, mais mon mari me retient ici ; il ne peut pas se passer de sa petite femme. Adieu, si tu fais de la musique, ne crains pas d'employer Didier, il joue parfaitement du violon ; si tu montes à cheval, il est excellent cavalier, et laissant de côté ses qualités d'homme du monde, c'est un bon frère que j'aime de tout mon cœur. Je le charge de te porter avec cette lettre mon portrait photographié et une petite broderie que j'ai faite pour toi. On a des loisirs à la campagne ! ainsi ne me remercie pas : j'ai eu grand plaisir à travailler à ton intention ! Adieu, chérie, je t'embrasse.

Ton amie,
ADRIENNE.

A mademoiselle Clotilde Josseland, grand hôtel
Napoléon. (Plombières.)

ELISABETH A LOUISE.

Nous voici rentrés, depuis quinze jours, dans notre calme ordinaire ; nos hôtes sont partis, chère Louise, et tout en regrettant la bonne madame d'Auvray et Régine, je ne suis pas fâchée d'être seule avec notre mère. Ces relations, qu'on sait devoir être passagères, n'ont pas le charme de la sécurité, et puis, s'il faut l'avouer, les derniers temps du séjour de la famille d'Auvray ont été moins agréables que les premiers jours. Non que ces dames fussent changées pour nous : la mère d'Adrienne et sa sœur nous ont témoigné toujours les mêmes sentiments affectueux, et la bonne Régine même semblait s'être vivement attachée à nous, mais ma tante avait repris, à notre égard, ses manières d'autrefois. Plus d'invitations, plus de réunions le soir, elle trouvait des prétextes pour les éloigner ou les abrégier, et pour empêcher que nos relations avec sa famille devinssent plus intimes. Mon oncle avait arrangé une charmante partie de campagne ; il s'agissait d'aller voir le parc et le château de Bel-Œil, et nous devions partir en char-à-bancs. Mais, au dernier instant, la place qui m'é-

taït destinée se trouva prise par une de nos voisines de campagne, que ma tante avait invitée. A la vue de mademoiselle Rémy, en beaux atours, pavoisée de rubans roses, je reculai en arrière, et mon oncle parut surpris et mécontent. Adrienne lui parla tout bas, d'un air caressant, et aussitôt se tournant vers moi :

« Ma bonne Elisabeth, me dit-il, tu connais le château de Bel-Oeil, et ta tante a pensé que tu te résignerais sans peine à céder ta place à mademoiselle Rémy, qui n'y est jamais allée... tu n'en as pas de chagrin, j'espère ? »

Je le rassurai de mon mieux, et il partit satisfait. J'ai vu le beau parc et les hautes charmilles de Bel-Oeil, il est vrai, mais pourtant cette partie était bien tentante ! Tu me trouves trop enfant, peut-être, mais comme les enfants, j'ai surtout besoin de bienveillance, d'affection, et je me sens le cœur gros lorsqu'on me les refuse. Tant que tu me resteras avec ma mère et bonne grand-mère, aurai-je le droit ou le désir de me plaindre ?

Je n'ai guère le temps de l'écrire ; on va faire les confitures, et les groseilles, les cerises, attendent ma présence. Si tes enfants étaient ici, quel plaisir ! Adieu, ma bonne sœur, à toi et à toujours.

TON ÉLISABETH,

P. S. Tu me demandes des nouvelles de nos voisins : mademoiselle Dorothée va bien, M. le Curé vient d'être nommé chanoine honoraire, madame Marsault se rétablit de sa longue maladie ; l'on dit que M. Jean est revenu de Grignon, et qu'il cherche une exploitation agricole. Adieu.

CLOTILDE A ADRIENNE.

Plombières, août 18...

Tes aimables souvenirs m'ont été remis par M. d'Auvray, chère Adrienne, et m'ont rendue bien heureuse ; ton ambassadeur s'est fort bien acquitté de sa mission. C'est un trésor pour nous, ma chère, que l'arrivée de ton père et de M. Didier, car, à Plombières, la bien nommée, le temps a des ailes de plomb, à moins qu'une société agréable ne vienne vous aider à porter leur poids. Cherche dans ton Bouillet, tu verras : — Plombières, à 13 kilomètres de Remiremont, à 16 kilomètres d'Épinal, chef-lieu de canton, 1,500 habitants : eaux minérales. Qu'attendre de bon d'une pareille bourgade, perdue au milieu des monts et des forêts, lieu de rendez-vous de vrais malades, hâves, jaunes, mélancoliques, où rien n'est fait en vue du plaisir, où l'on a à peine un pauvre bal (et quel bal ! et quelle salle !) tous les dimanches ! que peut-on attendre là si ce n'est le plus incurable ennui ? J'en étais accablée, dévorée, ne sachant à quoi employer mes journées, suivant papa des Bains romains à la promenade des Dames, des bains du Crucifix au parc Napoléon, nous arrêtant scrupuleusement pour lire les inscriptions en vers et en prose qu'on a placées au-dessus des sources, nous arrêtant encore pour admirer les points de vue, devant lesquels papa tombe en extase. (Je l'avoue que j'aime

mieux les boulevards, que ces éternelles forêts de sapins, ces tristes rochers, ces précipices qui font peur et ces profondes solitudes des bois qui donnent le frisson. Ceci est une parenthèse, je la ferme.) Je m'ennuyais donc à mourir, quand, événement heureux, les messieurs d'Auvray nous arrivèrent. Nous fûmes sauvés. Ton père et ton frère nous font fidèle compagnie ; nous nous promenons ensemble, je suis au bras de M. d'Auvray, qui est un admirateur constant du cher Paris, et M. Didier cause avec papa ; ils s'arrêtent, ils discutent ensemble, ils poussent des exclamations devant une percée dans les bois, devant l'Eaugonne qui écume sur les roches, devant une de ces vallées, vrai fouillis de verdure, qui sont, à vrai dire, assez gentilles. Je les laisse à leur enthousiasme, et nous causons avec ton petit père Bois de Boulogne et Champs-Élysées. C'est égal, ces promenades à quatre sont charmantes. Hier, nous sommes montés à la fontaine Stanislas, et M. Didier m'a cueilli, dans la forêt, un superbe bouquet de fleurs sauvages : il y a là-dedans des herbes folles qui seraient ravissantes au milieu d'une coiffure de bal. Ce matin, nous avons déjeuné à la Feuillée-Dorothée, et j'ai bien ri en entendant cette bonne vieille fille, qui s'appelle comme la sœur de ton curé, jouer de l'épINETTE ; M. Didier a fait d'elle un petit croquis que je te montrerai dans mon album. Demain, nous irons voir la Vallée des Roches, la grande merveille de ce pays-ci, quelque horreur sauvage, j'en suis sûre ; papa et ton frère se montent la tête à l'avance à l'idée de ce sublime paysage ; M. d'Auvray et moi, plus calmes, nous pensons aux provisions : j'ai commandé un poulet, un pâté et des fruits que nous mangerons, je l'espère, devant ces rocs imposants qui ont vu, dit-on, Jules César. C'est bien ce qui m'importe le moins. Tu vois que nous faisons de bonnes parties. Et puis, au lieu de dîner à la table d'hôte, à cette grande table solennelle de l'hôtel Napoléon, on nous sert à quatre dans un petit salon que papa a loué, et le soir, une table de trictrac réunit les deux pères, tandis que la jeunesse fait un peu de musique. Ton frère est excellent musicien, et quel valseur ! il danse la mazurke comme un Polonais, avec un aplomb et une grâce vraiment rares, et il soutient sa danseuse sans l'opprimer. Pas d'airs effarés, airs de débutant, toujours le calme d'un grand seigneur. Et, vrai, Adrienne, toi et lui, vous avez un air aristocratique qui va à votre nom, et que je vous envie ; grands, pâles, des yeux noirs et fiers, vous vous ressemblez, et je voudrais bien que mon mari eût cette physionomie-là qui impose à la foule. Vois-tu, je ne puis choisir qu'un gentleman... Et quel est donc ce mari, ce phénix que tu me présenterais ? choisi par toi, chère Adrienne, il n'aurait pas de refus à redouter. A bon entendre, salut.

Adieu, chère petite, écris-moi, raconte-moi si M. Didier est aussi satisfait de Plombières que je le suis, depuis que nous ne sommes plus seuls dans cette foule. Papa va beaucoup mieux et ton petit père marche comme s'il n'avait que vingt ans. Je t'embrasse et je t'aime.

CLOTILDE.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

HÉLÈNE ET VALENTINE

CEST un charmant pays, que la vallée de l'Oise; riant, gracieux, fertile, semé de petits villages dont les clochers se détachent sur un fond de verdure; la rivière, le canal de Saint-Quentin, les grands arbres de la forêt, servant de limites aux prairies, tout cela forme une nature paisible qui charme le regard, inspire le calme et pénètre l'âme de la suavité la plus douce.

En sortant de la ville de Compiègne, par le vieux pont qui servait autrefois de limite à l'Île-de-France et à la Picardie, en suivant la grande route de Noyon, bordée par les sinuosités de l'Oise, on arrive, après une demi-heure de marche, au pied d'un joli coteau, couvert de vignes et de cerisiers. Une petite église dont la flèche gothique annonce au loin la demeure de Dieu, cinq ou six maisons posées en amphithéâtre, le presbytère, quelques habitations de paysans, un lavoir, une ferme, c'est là tout le village de Clairoux, assis à mi-côte de cette verdoyante colline. Dans la belle saison, rien de plus ravissant que ce petit coin de terre; plus connu, il perdrait la moitié de son charme, car on viendrait en peupler la solitude, entasser demeure sur demeure, diviser le plus étroit espace, et transporter à la campagne les habitudes, les obligations, les ennuis de la ville. Tel qu'il est, on y vit heureux l'été, et l'on y trouve encore, l'hiver, de douces occupations, d'intimes jouissances dont la religion, la famille et la campagne ont seules le secret.

Un homme de bien, un homme de résolution et de courage, choisit cette retraite pour y trouver avec sa femme et ses deux filles quelques jours de calme, après une lutte douloureuse et vaine. M. Deloigny, pendant longues années un des premiers banquiers de Paris, avait éprouvé, par suite de ses nombreuses relations au dehors, des pertes considérables, qu'il avait dissimulées longtemps; son travail soutenu, son extrême énergie pouvaient les réparer encore, mais la déloyauté de deux hommes dont il avait fait la fortune, ruina ses dernières espérances! Pour satisfaire à ses engagements, pour n'entraîner personne dans son malheur, pour conserver sans tache un nom qu'il avait toujours honorablement porté, il s'imposa les plus énormes sacrifices; il vendit son hôtel, son argentier, les diamants de sa femme, tout ce qu'il tenait de l'héritage de son père, tout ce que lui avaient acquis vingt années de travail; et lorsque après avoir payé ses créanciers, liquidé ses affaires, il jeta un coup

d'œil sur l'avenir de ses enfants, il sentit en lui-même une grande souffrance! Un seul débris, une planche unique restait de ce naufrage, c'était une ferme à Clairoux, ferme dont le rapport, dans les bonnes années, s'élevait jusqu'à trois mille francs! Son courage fut près de faillir! Quitter Paris, se retirer à Clairoux, y vivre non-seulement de privations, mais de sacrifices, c'était donc là le sort réservé à la compagne de sa vie, à ses deux filles, pour lesquelles il avait rêvé la fortune!

Mais il est des femmes qui puisent dans leur tendresse une force de dévouement qui n'appartient qu'à elles; leur caractère grandit en proportion de l'épreuve; elles ont des paroles, un sourire qui défient la mauvaise fortune, et quand la Foi s'est emparée de ces âmes d'élite, elles répandent autour d'elles des consolations qui ramènent le bonheur.

Madame Deloigny accepta sa nouvelle position en mère et en chrétienne; Hélène, sa fille aînée, en ange consolateur; Valentine, la seconde, en enfant qui ne sait pas encore qu'on souffre dans ce monde. Toutes trois groupées auprès du malheureux banquier, le couvraient de baisers et de larmes.

« Mon ami, disait madame Deloigny, nous serons heureux encore de notre seule tendresse!

— Oh! mon père, ajoutait Hélène, pas de regrets pour nous! Que Dieu nous accorde de longues années ensemble, et notre vie sera douce! »

Et la jeune Valentine, suspendue au cou de son père, lui disait avec l'insouciance gaîté de son âge:

« Nous serons bien mieux à la campagne que dans cette grande maison. J'irai courir dans les champs, j'aurai des oiseaux, des moutons, je ferai des bouquets; et puis, je travaillerai bien, pour faire plaisir à mon bon père! »

La famille entière s'établit donc à Clairoux. M. Deloigny fit arranger la ferme de manière à la rendre agréable et commode; un corps de logis assez spacieux, composé d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage, fut divisé de façon à devenir habitable. Quelques jolis meubles apportés de Paris, quelques portraits de famille, le piano de ses enfants, des croquis faits par l'aînée, des fleurs qu'elles cueillaient chaque jour, donnaient au modeste salon un semblant d'élégance; au dehors, un petit jardin cultivé avec soin, une charmante terrasse, et la plus délicieuse vue du monde, faisaient de cette petite habitation un très-riant séjour. Madame Deloigny, intelligente ménagère, surveillait toutes choses avec ordre et savoir-faire; son mari devenait agriculteur, et faisait valoir les prairies et les champs

qui lui étaient restés; Hélène terminait seule son éducation fort avancée déjà, et s'occupait sérieusement de celle de sa sœur. Leur vie s'écoulait calme, solitaire, marquée par des devoirs remplis et des sacrifices acceptés. Quelques voisins, le bon curé, deux ou trois personnes de Compiègne, étaient reçus dans ce paisible intérieur, et savaient en apprécier le charme.

Six années s'écoulèrent ainsi, qui ne furent ni tristes, ni longues; chacun s'habitua à la position qui lui était faite, et la famille vivait sans regrets et sans craintes.

Les deux sœurs, tendrement unies, nécessaires l'une à l'autre, charmantes toutes deux, différaient de caractère, de goûts et de figure. Hélène, à vingt-trois ans, n'avait aucune beauté, mais un charme indéfinissable qui pouvait en tenir lieu. Sa taille délicate, ses grands yeux noirs, l'expression de sa physionomie, la douceur de son regard, l'accent de sa voix, la grâce de ses manières, la rendaient presque jolie. Elle était simple et vraie; tous les sentiments de son âme étaient nobles, toutes ses idées élevées et pures. Le besoin de plaire ne trouvait pas accès dans son cœur, mais celui d'être aimée y tenait une large place! Elle était sérieuse et douce, courageuse et tendre, pieuse et dévouée. La vie qu'elle menait à Clairoux lui plaisait; elle ne regrettait rien du monde qu'elle avait entrepris, et le passé, si court encore pour elle, ne revenait jamais à sa mémoire.

Valentine, de cinq ans plus jeune que sa sœur, rappelait les Vierges de Raphaël. Son front noble, entouré des anneaux blonds de ses cheveux, portait l'empreinte de la candeur; ses traits réguliers et fins, les contours gracieux de son visage, ses yeux d'un bleu d'azur, l'élégance de toute sa personne, la faisaient séduisante et belle. Elevée par sa sœur avec une maternelle sollicitude, elle avait reçu d'elle le germe de toutes les vertus. L'enjouement de son humeur, la mobilité de ses impressions, la laissaient moins accessible aux souffrances morales, et le bonheur lui était facile.

La plus douce intimité, l'union la plus parfaite existaient entre elles, mais l'affection d'Hélène avait quelque chose de si profond et de si dévoué, qu'elle ne ressemblait à nulle autre: la beauté de sa sœur, les succès qu'elle pouvait obtenir, la rendaient heureuse et fière, et le meilleur moyen de gagner ses sympathies, c'était d'exalter les avantages et les talents de Valentine.

Clairoux compte peu d'habitants; la petite propriété de M. Deloigny, la seule occupée toute l'année, se trouvait à quelque distance de deux autres, appartenant à des familles dont la haute position et les habitudes mondaines s'opposaient à toute relation intime avec les habitants de la ferme. Quelques visites échangées dans la belle saison, quelques rencontres à l'église, le dimanche, une ou deux réunions annuelles pour lesquelles étaient convoqués les environs, tels étaient les seuls rapports qu'avaient entre elles ces petites colonies.

Pendant les six beaux mois de l'année, le temps allait vite à Clairoux; M. Deloigny, occupé de ses plantations, de ses prairies, de ses petites récoltes, passait toutes ses matinées aux champs; sa femme se consacrait aux travaux intérieurs, dont Hélène et

Valentine prenaient aussi leur part. L'après-midi se passait dans le salon de famille; une lecture sérieuse, l'ouvrage, le dessin et la musique, absorbaient tout le temps jusqu'à l'heure du dîner. Parfois arrivait de Compiègne un convive, toujours le bienvenu, et le soir une longue promenade, au bord de l'Oise ou sur les coteaux, terminait la journée semblable à la veille, semblable au lendemain.

La fête du village rompaît une fois par an cette douce uniformité; l'élite des environs se réunissait au château, et M. Deloigny ne refusait pas d'y conduire sa famille. C'était toujours pour Valentine ce que le monde appelle un triomphe certain; sa grâce, sa beauté, la distinguaient entre toutes; elle n'y attachait point d'importance, mais elle y trouvait un plaisir dont elle ne cherchait point à se défendre. Pour Hélène, elle n'y trouvait d'autre jouissance que les louanges qu'on donnait à sa sœur; la parer de ses mains, l'embellir de ses fleurs, la contempler si jeune et si jolie, c'était sa fête, c'était sa joie, c'était tout ce qu'il y avait de mondanité dans son âme.

L'hiver était plus triste; le charmant pays, à mesure qu'il perdait verdure et soleil, voyait s'enfuir ses habitants; le froid se faisait sentir rigoureux et sombre; il ne restait au village que le curé, il ne venait de la ville qu'un seul visiteur, mais les douces causeries de l'un, les soins empressés de l'autre remplissaient le vide, en donnant même un certain charme à l'isolement.

Gaston de Folleville, jeune ingénieur attaché au département, avait connu M. Deloigny, lorsqu'il s'était agi de faire traverser par un chemin la propriété de l'ancien banquier; le projet fut rejeté, au grand contentement de toute la famille; mais depuis lors, Gaston revint souvent à Clairoux, c'était le but de toutes ses promenades, l'unique délassement à ses travaux. D'une naissance distinguée, d'une éducation parfaite, il avait moins de fortune que de mérite et de savoir. La noblesse de son âme, la générosité et la sincérité de son esprit, s'alliaient peu aux habitudes du monde, et moins encore à celles des jeunes gens de son âge; privé, depuis plusieurs années, de la tendresse et des conseils de sa mère, il avait conservé dans son cœur, comme son plus cher trésor, les enseignements et les exemples qu'il en avait reçus; ce souvenir sacré se mêlait à toutes les actions de sa vie, en lui servant de sauvegarde contre les entraînements de la jeunesse. M. et madame Deloigny s'étaient dit quelquefois que l'avenir d'une de leurs filles ne pourrait être placé en plus dignes mains que les siennes; Hélène et Valentine jugeaient peut-être de la même manière; quant à M. de Folleville, il était impossible de connaître quel autre motif qu'une amitié sincère pour toute la famille l'amenait si souvent à Clairoux. Heureux quand il ne trouvait aucun étranger à la ferme, il était attentif et bon pour les quatre personnes qui composaient tout cet intérieur; une respectueuse intimité s'établissait entre lui et les Deloigny; il chantait avec Hélène, se mettait au piano avec Valentine, faisait la lecture à leur père, offrait le bras à leur mère dans les longues promenades du soir, et tout cela avec grâce et simplicité, avec franchise et affection. Quand il ne venait pas, tout était triste, les autres

visiteurs n'étaient comptés pour rien, il manquait à toute la famille, mais nul ne le sentait comme Hélène; elle interrompait son ouvrage, elle allait, sans savoir pourquoi, de sa place à la fenêtre, elle tournait la tête au moindre bruit, et quand l'heure s'avancait, un nuage de tristesse passait sur son gracieux visage.

A la fin d'un hiver long et froid, M. Deloigny fut sérieusement malade, une fièvre violente le saisit, les accès se multiplièrent, le médecin ne put cacher ses craintes. M^{re} Deloigny et ses filles ne quittaient pas le chevet du malade, appliquant les remèdes, épiant ses moindres désirs, adressant à Dieu les plus ferventes prières pour la guérison de ce père bien-aimé. Les crises étaient longues et douloureuses, effrayantes quelquefois par le délire qui les accompagnait. Gaston sentit qu'il pouvait soutenir le courage de ces pauvres femmes, et ses courses à Clairoux devinrent quotidiennes; ni le froid, ni la neige, ni cette pluie glacée qui pénètre, ne purent l'arrêter un seul jour; il pressait le galop de son cheval, et dix minutes après avoir quitté Compiègne, il entra dans la cour de la ferme. Son arrivée donnait des forces aux pauvres affligées; le malade lui tendait, en souriant, sa main brûlante; madame Deloigny prenait quelques moments de repos, Valentine lui contait les angoisses de la journée; Hélène, assise au pied du lit, ne disait rien, mais le courage revenait en son cœur.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, deux mois d'émotions vives et poignantes, mais quelquefois douces au milieu de tant d'alarmes. Le mal céda au temps, aux remèdes, aux soins continus, surtout aux prières ferventes. M. Deloigny hors de danger, reprenait chaque jour ses forces; bientôt le soleil de mai lui permit de descendre au jardin. C'était un de ces beaux jours de printemps où l'air embaumé de suaves parfums, les prairies émaillées de pâquerettes, les arbres couverts de feuilles et de fleurs, donnent à la campagne un air de fête qu'on pourrait appeler la jeunesse de la nature; tout est riant, tout est plein d'espérance, et le cœur s'élève vers Dieu pour le bénir de ces dons magnifiques! Mais cette sensation si profonde et si douce, devient un sentiment exalté quand, avec la nature, revient à la vie l'être qui vous est le plus cher!

Ce fut un jour de bonheur, que celui de cette première promenade! Appuyé sur le bras de Gaston, entouré de sa femme et de ses filles, M. Deloigny sentait tout ce que la vie a d'attachant, tout ce que Dieu daigne y répandre de consolations et de charmes!

La convalescence fut rapide; bientôt chacun reprit son existence accoutumée, tout rentra dans le calme à Clairoux. Gaston comprit que, n'étant plus utile, sa présence ne pouvait se prolonger davantage; son âme délicate et noble savait s'imposer tous les sacrifices, celui-ci lui coûta beaucoup! il prétexta des occupations urgentes, des devoirs qu'il avait négligés longtemps, et ses visites s'éloignèrent. Le vide qu'il laissa fut immense; toute la famille le sentit, mais personne n'en souffrit plus et n'en parla moins qu'Hélène.

L'été revint; M. Deloigny, trop faible encore pour reprendre ses promenades ordinaires, s'asseyait chaque soir, au coucher du soleil, sur la terrasse

qui domine l'Oise; c'est là qu'il recevait ses voisins, qu'il lisait son journal, qu'il contait à ses filles quelques souvenirs de sa jeunesse; à neuf heures il rentrait, prenait le thé, causait encore quelques instants, et chacun regagnait sa cellule.

Un soir, madame Deloigny voulut rendre au château la visite que lui avait attirée la convalescence de son mari; Valentine sortit avec elle, Hélène et son père descendirent au jardin. La jeune fille mit un banc près de la haie de rosiers plantée par elle, fit asseoir son père, le baisa tendrement au front, se plaça près de lui, et commença la lecture habituelle. Le curé survint; il conta le dénuement d'une pauvre veuve du village, le journal fut oublié. Hélène courut à sa chambre, prit l'argent qui restait dans sa bourse et quelques hardes pour vêtir les enfants, descendit à l'office, plaça dans un panier des vivres pour le repas du soir, et fit porter ce premier secours, se promettant d'aller le lendemain visiter elle-même cette malheureuse mère. Comme elle revenait au jardin, Gaston y arrivait aussi; ses traits étaient visiblement changés; il salua affectueusement Hélène, s'inclina devant le curé, et tendit la main à M. Deloigny.

« Mon jeune ami, pourquoi rester si longtemps sans venir? dit celui-ci de l'air le plus amical; j'étais véritablement affligé de votre absence.

— Merci, monsieur; merci de votre persévérante bonté; j'étais triste et souffrant ces jours-ci, je n'ai pas voulu fatiguer mes amis.

— Triste et souffrant? dit timidement Hélène; en effet, vous paraissiez l'être encore. Voulez-vous quelque chose?

— Vous êtes bonne, mademoiselle!... Je n'ai besoin de rien, et déjà je suis mieux; en quittant Compiègne, à mesure que j'approchais de Clairoux, le grand air, la beauté des sites, le mouvement me faisaient du bien; je sentais disparaître peu à peu cette langueur qui m'accablait.

Ces derniers mots ne furent entendus que d'Hélène. La conversation devint générale; puis, après quelques instants, M. Deloigny voulant montrer au curé les nouvelles plantations qu'il venait de faire, prit son bras, laissant Gaston avec Hélène.

Plusieurs fois déjà, pendant la maladie de son père, la charmante jeune fille s'était trouvée, sans le moindre embarras, dans une situation toute semblable; dans ce moment, elle se sentit cependant si troublée, et Gaston fut si rêveur, que plusieurs minutes s'écoulèrent dans un silence inusité.

« Vraiment, vous paraissiez souffrir, dit enfin Hélène d'une voix altérée.

— Hélas! mademoiselle, ma santé, mon esprit, mon cœur ont beaucoup souffert depuis quelque temps! Aussi j'ai voulu venir à vous, comme à mon bon ange!

— Ah! parlez, je serai trop heureuse, si je puis vous consoler... vous être utile.

Une larme roula sur son visage.

« Mademoiselle Hélène, dit-il avec une émotion croissante, n'avez-vous pas deviné, n'avez-vous pas compris que ma joie, mon bonheur, le présent, l'avenir, tout est ici? que cette maison est tout pour moi? que je ne puis exister ailleurs?

— J'ai souvent pensé, articula faiblement Hélène,

que vous éprouviez une affection profonde pour une famille qui vous porte l'amitié la plus sincère...

— Dites aussi, dites encore la tendresse la plus dévouée, l'amour le plus respectueux. »

Hélène devint pâle et trembla violemment.

« Mais vous ne savez pas, non, vous ne pouvez comprendre la lutte qui s'est passée dans mon âme. Je n'ai pas le droit d'espérer le bonheur auquel j'aspire et je n'ai pas la force d'y renoncer ! »

Sa parole était brève, entrecoupée, une agitation croissante s'emparait de tout son être. Le plus touchant regard d'Hélène lui donna le courage de poursuivre :

« Mademoiselle Hélène, toutes mes espérances sont en vous... Soyez ma Providence... obtenez-moi la main de mademoiselle Valentine ! »

La pauvre enfant resta sans voix, ses yeux se fermèrent, tout son sang reflua vers son cœur. Cet anéantissement douloureux dura quelques secondes, pendant lesquelles Gaston complètement absorbé, ne vit et ne soupçonna aucune de ces souffrances. Hélène sentit bientôt la nécessité du courage.

« Je vous promets toute mon influence, mon-sieur, dit-elle d'une voix si émue qu'on l'entendait à peine; ma sœur devra trouver le bonheur près de vous. Ah ! je serai tranquille sur son avenir ! Je lui parlerai... je parlerai à ma famille... si je réussis, croyez que je serai moi-même heureuse. »

Ses pleurs l'empêchèrent de poursuivre; d'ailleurs son père revenait avec le curé; la nuit commençait, on ne put voir sur son visage la souffrance de son cœur. Elle traversa le jardin à pas précipités et courut se réfugier dans sa chambre.

La pauvre enfant tomba devant le crucifix, témoin depuis ses plus jeunes années de ses douces et ferventes prières. Elle ne pleurait plus; ses lèvres ne proféraient aucun mot, mais ses regards s'attachaient sur l'image de Jésus, et son cœur s'élevait vers lui. Peu à peu, l'apaisement se fit dans cette pauvre âme; elle vit son devoir, elle en comprit l'étendue; la route qui lui était tracée s'ouvrit devant elle, avec le secours de Dieu rien ne l'empêcherait d'y marcher !

« O mon Sauveur ! s'écria-t-elle, acceptez ce sacrifice ! Par vous et pour vous, je serai courageuse. Bénissez-les, soutenez-moi, et daignez reprendre cette part d'affection que je vous avais dérobée ! »

Elle se releva calme, presque sereine; plus de larmes dans les yeux, mais le cœur déchiré, elle voulut descendre au salon; elle reparut pâle et triste, mais douce et gracieuse comme toujours. Madame Deloigny était rentrée, elle ne vit pas la souffrance de son enfant. On venait de servir le thé; Valentine, plus gaie, plus jolie que jamais, en faisait les honneurs; la conversation s'anima, et quand la

pendule sonna dix heures, le curé serra la main de son hôte, prit son chapeau, et fit ses adieux à ces dames. Gaston suivit son exemple, mais avant de franchir le seuil, il se rapprocha d'Hélène, et lui rappela d'un regard que toute sa confiance était en elle.

Le lendemain de bonne heure, Hélène sortit seule. La tristesse de son âme ne lui faisait point oublier les malheureux; elle se rendit chez la pauvre veuve, où sa présence fit plus de bien encore que son aumône. Elle s'informa des plus urgents besoins, jugea par elle-même de ce qu'on pourrait faire, donna des consolations et des espérances. En revenant à la ferme, elle passa devant l'église, elle y entra, on disait la messe, personne n'était là pour l'entendre ! Le saint sacrifice s'accomplit dans cette solitude, mais deux âmes ferventes compensaient ce triste abandon : celles du prêtre et de la jeune fille !

Quand Hélène revint, elle trouva son père, sa mère et Valentine sur la terrasse. Elle les embrassa tendrement, leur conta l'emploi de sa matinée, et leur dit, le sourire sur les lèvres, qu'elle avait quelque chose d'important à leur communiquer; et alors, d'une voix émue, avec une chaleur véhémence, elle fit connaître à ses parents les espérances de Gaston. M. et madame Deloigny prirent Valentine entre leurs bras et lui demandèrent avec une tendresse touchante, ce qu'elle pensait d'une proposition si honorable. La jeune fille répondit qu'elle n'avait jamais songé à M. de Folleville comme pouvant être son protecteur, son époux; mais qu'elle avait pour lui une amitié réelle qui lui rendrait cette alliance plus douce peut-être que toute autre.

Hélène, consultée à son tour, estima si haut le caractère de Gaston, la générosité de son cœur, la sûreté de ses principes, le bonheur d'inspirer une amitié profonde à une âme élevée, elle dit tout cela d'un accent si vrai, si convaincu, que la cause fut gagnée. Valentine, pénétrée d'une tendresse si touchante, se jeta dans les bras de sa sœur, et le soir, quand Gaston revint, il n'eut pas de paroles pour exprimer son bonheur et sa reconnaissance.

Le mariage eut lieu deux mois après. M. de Folleville emmena sa jeune femme, non pas à Compiègne, mais en Bretagne, où il avait obtenu de l'avancement. La séparation fut douloureuse, et le vide immense à Clairoux. Hélène, doublement frappée, se fit courageuse et forte; elle sentit la mission qui lui était donnée, son cœur de chrétienne sut encore trouver une vraie douceur à la remplir: elle fut toute à son père, à sa mère et à Dieu; quand les années lui ravirent ces premiers objets de sa tendresse, il n'y eut plus de partage dans sa vie !



REVUE MUSICALE

LA MI-CARÊME — LES ÉGLISES — LA MUSIQUE ET LA
POÉSIES SACRÉES — HAYDN ET MOZART — LA FLUTE
ENCHANTÉE — LA LANGUE UNIVERSELLE — LES
SOIRÉES BOUFFES DE LA SALLE HERZ.

LEFIN la mi-carême a sonné sa dernière heure. Les tapissières crottées des blanchisseuses sont rentrées sous leurs hangars respectifs; le bruit des saturnales bachiques s'est éteint dans les rues tranquilles, et, de toutes ces joies de convention, il n'est resté qu'un invincible dégoût, quelques graves maladies, sans doute, la tête lourde et le gousset léger.

Pour les esprits quelque peu sérieux, rien n'est triste comme le carnaval. Cette foule grotesquement parée d'oripeaux de toute forme et de toute couleur, ces visages pâlis par la bise ou rougis par l'ivresse, ces longues files de voitures roulant lentement et silencieusement comme si elles suivaient un convoi funèbre; à de rares intervalles des chars ornés de drapeaux fangeux et où s'entassent pêle-mêle des femmes effrontées et des hommes étrangement déguisés, le vocabulaire cynique qui s'échange entre les groupes travestis, et puis le public immense presque invariablement transi de froid et ruisselant de boue, public crédule qui veut absolument rire et qui ne parvient pas même à s'égayer; oh! tout cela donne le frisson, tout cela ressemble à une fantasmagorie lugubre qui ne laisse rien de doux dans la pensée, rien d'aimable dans le souvenir.

Les salles de bal se ferment, les églises s'ouvrent, plus austères, plus solennelles que jamais; là, tout est calme, recueilli, majestueux; l'espérance y rayonne, le cœur s'y retrempe aux sources vives de la foi; on s'y repose des lassitudes de la dissipation, on y songe aux choses de l'âme et de la vie future. Après un long et douloureux voyage, c'est l'oasis sacrée où le pèlerin demande l'ombre et les fleurs, ombre fraîche et salutaire, fleurs dont les parfums montent au ciel. Nous ne pouvons méditer sur les douces et sereines influences de la religion sans qu'il nous revienne en mémoire ces belles strophes de Victor Hugo :

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes;
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes.

Les antennes du soir, dont autrefois saint Paul
Réglaient les chants fidèles,
Sur les stalles du chœur d'où s'élança leur vol,
Avaient ployé leurs ailes.

L'église s'endormait à l'heure où tu t'endors,
O sereine nature!
A peine quelque lampe, au fond des corridors,
Étoilait l'ombre obscure.

A peine on entendait flotter quelque soupir,
Quelques lentes paroles,
Comme en une forêt qui vient de s'assoupir,
Un dernier oiseau vole.

Comme la poésie s'élève quand elle se pénètre du sentiment religieux, et comme les manifestations de l'art aussi sont nobles et complètes lorsqu'elles se développent sur un thème sacré! L'expression des sentiments profanes peut produire de belles et gracieuses choses; l'expression des sentiments religieux arrive jusqu'au sublime. Aussi constatons-nous, tous les jours, l'extrême différence qui existe entre les concerts où les plus célèbres artistes se font entendre au public et les grandes solennités musicales où l'on formule, dans la langue éloquente des sons, les mystérieux symboles des textes saints. Ici c'est l'imagination qui est enthousiasmée; là, c'est l'âme qui est profondément émue. Où l'une oublie, l'autre se souvient.

Il nous coûte, en ce moment de prière et de retraite, d'avoir à parler du monde, du mouvement; mais nous avons pris l'engagement de mettre nos jeunes lectrices au courant des nouveautés musicales de la saison, écrivons donc sans nous trop faire tirer l'oreille.

Il a été facile de reconnaître, d'après nos appréciations de chaque mois, que certains grands maîtres du dix-huitième siècle avaient dépassé, à nos yeux, dans leurs œuvres musicales, les plus belles créations de notre époque. Sans contredire l'admiration enthousiaste que Rossini et Meyerbeer soulèvent en nous, sans obéir à des systèmes préconçus, nous avons une préférence invincible pour la musique sobre, large, imagée, grandiose, de Mozart, de Weber et de Beethoven. Aussi acceptons-nous avec grand plaisir la mission de dire notre pensée sur l'œuvre nouvellement représentée au Théâtre Lyrique.

L'orchestre moderne, avec ses innombrables instruments réunis et comme fondus en un seul, est l'œuvre de Joseph Haydn. Le rythme et la mélodie, ces souffles féconds qui font vivre la musique, sont les deux grandes révélations de son génie; aucun maître avant lui n'avait eu l'idée d'employer les ressources instrumentales selon leurs divers caractères de sonorité.

Jusque-là l'école rationaliste ne s'était préoccupée que de l'harmonie des sons; Haydn y apporta l'art suprême de les faire servir à exprimer les poèmes et les grâces de la nature. La voie était ouverte; Mozart, âme ardente et passionnée, s'y aventura résolument. Génie immense, nourri de Bach et de Hendel, il créa le drame lyrique. L'un s'était adressé aux choses pittoresques qui frappent les yeux, l'autre s'adressa à la conscience humaine qui régit l'âme. — Dès lors le grand drame de la vie trouva son expression musicale; le sourire et les larmes, la sérénité et la colère, la haine et la tendresse, la quiétude et le remords, toutes les nuances de la pensée, toutes les délicatesses du sentiment, toutes les effervescences de la folie, il en fit des manifestations, pour ainsi dire visibles, dans ses compositions admirables. Pas un trait ne lui échappe. Incessamment préoccupé du personnage et de la situation, il crée des caractères faits pour marcher de pair avec les œuvres des plus grands poètes. Dès ce moment l'orchestre cesse d'être réduit au simple rôle d'accompagnateur, une part plus large lui est acquise; il intervient dans l'action, développe les individualités, et de tous les éléments dont il s'empare naît la modulation, cette puissance que Beethoven et Weber ont immortalisée.

Mozart mourut à trente-six ans. Pendant la seule année de 1791, qui le vit succomber aux suites d'une inflammation cérébrale, l'illustre maître composa : *la Clémence de Titus*, *la Flûte enchantée*, des cantates avec orchestre, et la majeure partie de son *Requiem*. Quoi ! cette gaieté spirituelle et charmante, ces mélodies graves ou légères, cette poésie religieuse, pénétrante et profonde, tout cela est sorti du cerveau d'un mourant !

La Flûte enchantée fut représentée pour la première fois sur le théâtre de Vienne, et ce fut Schikaneder qui en composa le livret. L'idée en est simple, mais non sans quelque portée. Dans cette œuvre, la poésie et la musique sont personnifiées par des êtres et des choses surnaturelles, des fées, une flûte et une clochette. La nuit, le peuple des ténèbres et le monde des esprits sont les domaines où se meut l'intrigue bizarre qui se développe sous les yeux du spectateur. La traduction du livret fait honneur à l'habileté de MM. Nüttler et Beaumont. Le style en est limpide, imagé et quelquefois vigoureux. Le chant suit attentivement l'idée musicale et sait s'adapter à ses formes. Faire l'analyse de l'ouvrage serait fort difficile : le charme, le rire, l'éblouissement, l'émotion se traduisent imparfaitement dans la langue vulgaire du feuilletoniste. Sur les vingt ou vingt-cinq morceaux dont la partition se compose, quels sont ceux qu'il faut signaler, quels sont ceux sur lesquels il faut se taire ? Tout est complet, savant, plein de charme, de vie, de fraîcheur d'originalité. Essayons cependant d'en citer quelques-uns :

L'ouverture est une des plus belles pages de Mozart. C'est une merveille de science de grâce et d'imagination. Le délicieux trio des *Fées* :

Approchons-nous tout doucement !

est tellement au-dessus de tous les morceaux de ce genre que l'on doit à l'art moderne, qu'en l'écoulant on croit vivre dans un monde où la bonne musique est le langage habituel. La piquante chanson de Papageno :

Je suis le Joyeux oiseleur,

ce bel air du ténor, admirablement chanté par Michot :

Jamais dans son rêve un poète...

le célèbre quintette : *hm, hm, hm, hm*, qui, avec le final en *ut*, est depuis trente ans, au répertoire de la société des concerts; le duo en *mi bémol* où madame Carvalho, par le charme de sa voix et la pureté de son style, a excité des transports d'enthousiasme; l'andante en *sol* mineur du troisième acte :

C'en est fait, le rêve cesse !

tout cela est charmant, gracieux, spirituel, dans les parties allégres de l'œuvre; grandiose, énergique, magistral, dans ses parties sérieuses.

N'omettons pas l'admirable invocation à Isis où M. Depassio a fait applaudir le charme de sa voix puissante, et l'air de la Reine des Nuits :

Où, devant toi tu vois une rivale !

où mademoiselle Nilsson, avec une audace et une sûreté merveilleuses, est montée à des hauteurs presque inaccessibles aux flûtes; signalons encore le *terzetto* des Talismans et le chœur des Prêtres d'Isis :

Noble Isis, grand Osiris,

interprété par une masse nombreuse et puissante; enfin terminons par les piquants couplets :

La vie est un voyage,

mélodie dont la première phrase servit au rondo des *Visitandines*, et nous n'aurons encore rien dit de ce magnifique ouvrage qu'il faut entendre avec toute l'attention que réclament les grandes partitions de Mozart pour se rendre un compte exact des beautés de cette nouvelle page.

Quand nous disons nouvelle, ce n'est pas absolument le mot qu'il faut employer, car l'opéra de *la Flûte enchantée* fut représenté à Paris, l'an IX, sur le théâtre de la République, mais c'est la première fois qu'il l'est tout entier, sans changements et sans substitution.

Quoiqu'à cette époque l'art de la musique n'éveillât pas l'enthousiasme qu'inspirent aujourd'hui les œuvres capitales, cette partition eut un grand retentissement; le plus célèbre et en même temps le plus sévère critique d'alors, Geoffroy en parle comme d'un chef-d'œuvre.

« La terreur, dit-il, s'est répandue dans le camp » des compositeurs, des auteurs et des symphonistes. » Ils craignent que le succès du nouveau genre créé » par Mozart ne dégoûte les habitués de l'Opéra, du » fracas et des hurlements dont ils ont l'habitude de » les abasourdir. Si c'est tant pis pour eux, ce sera » tant mieux pour le public qui désormais demandera » de la mélodie et non du bruit. »

..

Il y a, de par le monde, un nombre considérable de braves citoyens plus ou moins dilettanti, qui vont le soir au concert comme les bons bourgeois vont le dimanche à la promenade, pour tuer le temps, pour

faire quelque chose. De même que les uns ont, un jour sur dix, l'heureuse chance de marcher sur un trottoir sec, de même les autres s'emprisonnent, plusieurs fois par mois, dans des salles de concerts où ils entendent deux ou trois exécutants qui les récréent, sur une légion de virtuoses qui les ennuient. C'était donc une excellente idée que celle qu'a eue M. Levassor, l'éminent comédien, d'organiser, dans la salle Herz, des soirées bouffes auxquelles d'intéressants proverbes et de spirituelles chansonnettes donnent un attrait irrésistible.

Levassor n'a jamais cessé d'être un des enfants gâtés du public parisien. Aucun nuage sombre n'a obscurci son radieux soleil. Esclave de son inspiration, cosmopolite par nature et Français jusqu'au bout des ongles, il se met bravement en campagne, affronte six mois durant les neiges de la Russie, va se réchauffer six autres mois sous les brûlants horizons des climats méridionaux. Partout son nom a retenti, partout les portes lui sont ouvertes, et partout, enfin, il est aimé et applaudi. Après sa fantaisie passée et sa moisson faite, il nous revient avec toute la jeunesse de son talent et son bagage de nouveautés bouffonnes; nous le retrouvons avec joie et nous l'applaudissons avec enthousiasme. Là est le secret des individualités dont il est intéressant d'examiner les nuances multiples. L'homme qui, poussé par le flot d'une vogue éphémère, n'a pas le sentiment profond de l'art auquel il a voué sa vie, vieillit vite dans l'opinion publique. Une fanfare a salué sa venue, un roulement lugubre annonce sa chute; quelques mois s'écoulent, et l'on a oublié jusqu'à son nom; au contraire, l'homme dont l'intelligence est dotée de la faculté de reproduire la vérité dans l'art, celui qui des études sérieuses, ajoutées aux dons naturels, élèvent au-dessus des artistes vulgaires, celui-là sera toujours l'élue de la foule. Levassor possède à un singulier degré cette aptitude qui consiste à trouver, en toute chose, la note vraie et la corde délicate. Sa gaieté n'a rien de sec; elle s'empire même quelquefois d'un sentiment qui pé-

nètre et attendrit. Au lieu d'employer, comme tant d'autres, les savantes combinaisons de la stratégie artistique pour produire de l'effet, il n'a qu'à se laisser aller à son inspiration, à la vivacité originale de son esprit; en un mot, il n'a qu'à rester lui, c'est la meilleure condition de ses succès. Excellent musicien, interprète consciencieux de la pensée qu'il veut traduire, il donne un charme particulier aux proverbes qu'on va entendre dans la salle Herz. Ce sont de petits mets bien simples cependant; mais auxquels il sait donner la saveur d'une gourmandise littéraire.

Son excellent goût l'éloigne invinciblement de tout qui est trivial; même dans les couplets où se trouvent quelques vulgarités populaires nécessitées par le sujet, il est encore l'homme de bonne compagnie, jetant pendant une heure son bonnet pardessus les moulins pour se métamorphoser en rustre. On comprend donc facilement pourquoi les soirées bouffes de la salle Herz attirent la foule, et pourquoi M. Levassor est recherché dans le monde des salons et des concerts.

MARIE LASSAVEUR.

Dimanche 12 mars, M^{me} Lafaix-Boisgontier a donné chez elle, avec le concours de ses meilleures élèves et d'excellents artistes, une très-intéressante matinée musicale. On a pu constater et admirer chez les élèves de M^{me} Lafaix-Boisgontier les qualités de grâce et de style qui distinguent tout particulièrement le jeune et charmant professeur.

Parmi les artistes qui, en aimables confrères, ont répondu à l'appel de M^{me} Lafaix-Boisgontier, citons M^{lles} Chardon et Hiard, les habiles pianistes; MM. Téliński (premier violon de l'Opéra), Marochetti, dont la belle voix a fait le plus grand plaisir, et G. Bloch, qui, outre de réjouissantes chansonnettes, a fort bien dit avec M^{me} Lafaix-Boisgontier un duo bouffe de A. Rocheblave.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Nous étions l'autre soir, mes amies et moi, réunies autour de la table ronde du salon de ma mère, et tout en feuilletant des brochures et des albums, nous cautions.

— Avez-vous déjà remarqué, mesdemoiselles, dit Lucie, combien la physionomie de Paris se modifie pendant le carême? C'est l'époque des distractions paisibles, des concerts, des lectures (y en a-t-il des

lectures et des *lecturiers* cette année? un torrent, une avalanche!...) Les cloches sonnent incessamment aux églises, sous le porche desquelles se pressent des femmes de tous les âges, voire même des hommes de tous les rangs. Les théâtres sont moins fréquentés; dans certains quartiers des quêtes sont affichées aux coins des rues pour tout espèce de bonnes œuvres; dans les appartements, les livres de piété coudoient les livres profanes; les tables sont frugalement servies de légumes et de poissons; les conversations roulent sur des sujets édifiants: les sermons du père X ou de l'abbé Z, les offices de telle paroisse, les réunions de charité de telle autre... On dirait que chacun pris d'un beau zèle, n'est occupé que d'arriver bien vite au paradis.

— Oui, fit Adrienne avec une âpreté d'accent et de langage qui ne lui est pas ordinaire; mais ces livres de piété, peut-être on ne les ouvre que parce qu'il est de bon ton de les avoir lus, et encore les lit-on en baillant et en pensant à tout autre chose qu'à ce qu'ils contiennent; mais ces tables frugales ont pour légumes des primeurs; pour poissons, les plus fins, les plus exquis de tous les poissons, des poissons de gourmets et non de pénitents, enfin!... Mais ces sermons, on en parle comme on parlerait d'un spectacle ou d'un concert, et souvent même d'après seulement ce qu'on en a entendu dire à d'autres; car, bien qu'on y ait assisté, peut-être n'en a-t-on pas écouté un seul mot, occupée qu'on était d'examiner l'élégant chapeau de sa voisine de droite ou de gauche; ou bien de rêver tulle, satin, robe de bal, pour le moment très-rapproché où l'usage permettra de reprendre les plaisirs mondains.

— Il ne faut pas demander, me souffla Marie dans l'oreille, si Adrienne a vu aujourd'hui la belle Valentine; elle en a encore les nerfs agacés.

— Chut! mauvaise langue!

— Ah ça, Adrienne, à qui en as-tu avec cette satire amère? demanda Thérèse. A aucune de nous, je suppose?

— Non certes, protesta vivement notre amie, mais aux jeunes filles qui font le carême *par mode*, aux femmes qui remplacent les étalages de vanité et de toilette, dans les salons, par les étalages de piété et de toilette dans les églises. A toutes celles, en un mot, qui prennent la lettre et non l'esprit du carême, de ce bon carême qui doit vivre de mortifications, de prières, de retours sur le passé et de sages résolutions pour l'avenir.

— Heureusement il y a beaucoup plus de femmes qui comprennent la sainte quarantaine de cette dernière manière que de l'autre.

— En province peut-être, mais à Paris!

— Pourquoi pas à Paris? répliquai-je vivement. Vas-tu, parce que tu es de mauvaise humeur, calomnier ton pays natal? Ne te rappelles-tu pas ce que l'abbé Mullois disait, il y a quelques années, à ce sujet?

— Au sujet de quoi? du carême?

— Non, de Paris. De ce Paris où, à côté de tant vilaines choses, on en trouve de si admirables... « Paris, s'écriait-il, Paris est un pêle-mêle de bien et de mal, de beau et de laid, de sublime et d'affreux, de scélératesse et d'héroïsme, d'angélique et de diabolique... C'est tout ensemble le ciel et l'enfer, et le purgatoire aussi... »

— Oh! je me souviens, fit Adrienne, et je me souviens si bien, que je vais te dire le reste par cœur: ce sera ma réparation. « Il y a le Paris léger, vaniteux, gourmand, mercantile, qui se moque, qui s'admire, qui se gorge de vins, qui joue à la Bourse, qui vend et achète tout; mais il y a aussi le Paris honnête, sobre, charitable, généreux, qui travaille, qui se résigne, qui compatit, qui visite la mansarde, qui verse des consolations dans les âmes aigries. Si quelques cœurs, à Paris, sont de boue ou de métal, il y a, en compensation, des âmes d'élite, des cœurs d'ange!... »

Ici, par un mouvement spontané, nous regardâmes toutes Adrienne en souriant; mais elle, trop modeste pour comprendre notre pensée, soutint ce regard avec candeur, et poursuivit:

« On parle beaucoup de la corruption de Paris, on ferait bien de parler aussi de ses vertus. On imite les modes et les vanités de Paris, on ferait bien d'imiter sa générosité et ses dévouements: ô Paris! que Dieu te rende selon ta charité, car c'est là qu'elle est bonne, industrieuse, active; elle parle, elle agit, elle va, elle vient, elle s'apitoie, elle aime et elle est aimée: là une jeune femme riche, noble, belle, adorée, donne aux pauvres et aux infirmes des soins qui... des soins que... »

Nos regards étaient devenus tellement significatifs, que cette fois, Adrienne fut bien obligée de les comprendre, aussi s'arrêta-t-elle tout court et balbutia-t-elle en rougissant de son innocent mensonge:

« Je ne me souviens plus! »

Pour ne pas accroître ce charmant embarras, nous eûmes l'air de la croire, et l'on parla d'autre chose.

« Que dites-vous, mesdemoiselles, des planches jaunes que nous vous avons envoyées en Février et en Mars comme spécimen de la nouvelle édition bi-mensuelle avec patrons? »

— Elles sont parfaites, répondit Lucie; car on y trouve des modèles pour tous les goûts et pour tout le monde: vêtements d'enfants, de jeunes femmes, de jeunes filles, d'hommes même... de vraies planches de famille, quoil!... Ce sera un trésor que cette annexe-là, Jeanne.

— Aussi, comme l'eau va toujours à la rivière et les écus au coffre-fort, le réserve-t-on justement, ce trésor, pour les personnes qui n'en ont que faire, ajouta Thérèse.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que les abonnées de 24 francs, pour lesquelles cette édition a été créée, ont bien moins besoin de ces *patrons-économiques*, passez-moi l'expression, que nous autres, pauvres petites abonnées de l'édition à 12 francs, car puisqu'elles ont le moyen de payer, sans y regarder, un journal moitié plus cher que le nôtre, il est plus que probable qu'elles ne seront pas forcées d'y regarder de si près pour la confection de leurs objets de toilette; au lieu que nous...

— Thérèse a raison, interrompit Marie; et moi, je propose une pétition à l'administration du *Journal des Demoiselles*, pour que les abonnées à 12 fr. aient droit, moyennant 50 centimes de supplément par mois restant de l'année, à recevoir les nouveaux

patrons de l'édition à 24 francs. Voulez-vous, mesdemoiselles? Y consens-tu, Jeanne?

— Il n'est pas besoin de pétition pour cela, mes amies, car je puis prendre sur moi cette grande mesure, appréciant combien votre désir est juste et raisonnable, et sachant à quel point notre administration est désireuse de complaire à ses abonnées.

— Alors c'est entendu, arrêté, conclu, reprit la rieuse Marie; personne ne dit mot? Merci, chère Jeanne, pour toutes les éditions jaunes du monde!

— J'envoie demain mes 4 fr. 50 boulevard des Italiens, fit Lucie.

— Moi aussi, répondit Thérèse.

— Il y a longtemps que je suis inscrite, acheva Adrienne.

— Oh! toi, tu n'as qu'à tirer ton porte-monnaie de ta poche.

— Vous occupez-vous toujours de jardinage, Lucie? demandai-je pour détourner la conversation du dangereux sujet des comparaisons.

— Et vous, chère Jeanne, avez vous toujours l'intention de vous en occuper?

— Sans doute, sans doute, répondîmes-nous en même temps à nos deux questions entre-croisées.

— Eh bien, reprit Lucie, j'ai trouvé le moyen d'organiser un charmant pendentif pour le vestibule de maman, et je vais vous donner mon secret, afin que vous puissiez l'utiliser quand le moment sera venu, car il est trop tard pour cette année... Imaginez-vous un énorme navet que je choisirai à l'époque où ils seront abondants, et dont je couperai les feuilles à moitié, après avoir enlevé la racine; je creuserai ce navet comme pour faire une coupe, puis j'y mettrai de l'eau que je cacherai par un peu de mousse. J'enfoncerai un oignon de tulipe, de jacinthe ou de narcisse dans cette mousse; je croiserai un cordeau marron au-dessous des feuilles de ce vase d'une nouvelle espèce, et je ramènerai vers le haut les quatre bouts de mon cordeau, afin de les nouer ensemble, ce qui me servira pour suspendre mon pendentif. Bientôt les feuilles du navet repousseront, elles l'envelopperont tout entier en formant une grosse boule de verdure, puis du sein des feuilles sortira une tulipe ou une jacinthe qui se développera et fleurira à son tour. N'est-ce pas un ornement rustique aussi simple que charmant?

Pendant que Lucie me donnait ces détails, Thérèse et Adrienne s'étaient installées en face d'un jeu de *Pyramide* et bataillaient gaïement. Quant à la petite Pauline, elle était des nôtres, ce jour-là, comme n'en étant pas, attendu que la contemplation de sa poupée l'absorbait tout entière. Miss Lily avait un chapeau neuf, un chapeau bibi comme une dame, s'il vous plaît! et qui plus est, un chapeau de la rue de Choiseul qu'Adrienne, en passant, avait acheté pour sa petite amie, à la célèbre *Poupée de Nuremberg*, la maison Odde des poupées!... Aussi je te laisse à te figurer la joie de Pauline. Nous ne pûmes de toute la soirée lui arracher d'autres paroles que celles-ci : « N'est-ce pas qu'il la coiffe bien ce bibi?... N'est-ce pas qu'il est joli?... Voyez, mademoiselle Marie, les rubans qui tombent derrière sont presque aussi longs que ceux de votre chapeau! »

A cette dernière exclamation, Lucie interrompit sa partie pour s'écrier brusquement :

« Ce n'est certes pas leur plus beau titre de gloire, car le nœud de Marie est d'une exagération ridicule.

— Toutes les dames en ont comme cela, dit vivement Marie.

— Aussi, repris-je, entendais-je justement hier un monsieur très-spirituel prétendre que les femmes d'aujourd'hui lui font l'effet de jolies levrettes qui ont rompu, pour courir le monde, la laisse qui les retenait au logis. A quoi un autre monsieur riposta qu'il ne trouvait à cette mode rien que de très-rationnel, attendu que, de tout temps, les dames avaient passé pour aimer à marcher à grandes guides! »

Ces demoiselles se mirent à rire.

« Voilà ce qu'on gagne à ces excentricités, fit Lucie triomphante; des moqueries, des épigrammes. »

Mais l'esprit de Marie était déjà si loin, que la réflexion de sa sœur ne put l'atteindre. Elle s'était emparée d'un journal et lisait sans plus se préoccuper de nous.

« Marie! lui dit Lucie à plusieurs reprises, Marie! »

Par malheur Marie, absorbée dans sa lecture comme l'était Pauline par la contemplation de sa poupée, ne bougeait pas, n'entendait même pas.

« C'est très-poli ce que tu fais là! s'écria à la fin Lucie qui, impatientée, quitta son jeu pour venir frapper sur l'épaule de sa sœur.

— Quoi? qu'est-ce? fit Marie étonnée.

— Et puis tu lis le premier journal venu, au hasard? Tu sais pourtant bien que papa n'aime pas du tout cela, car il dit que, très-souvent, il y a dans les journaux des choses qui ne sont pas écrites pour les jeunes filles. »

En ce moment j'intervins.

« Ne craignez rien, Lucie, mon père est comme le vôtre, très-sévère sur l'article des journaux, et, quoique je sois déjà une demoiselle... mère, il ne laisse rien à ma portée, qu'après l'avoir examiné préalablement lui-même.

— Me voilà tranquille, chère Jeanne; au reste, pouvais-je ne pas l'être chez vous? mais ma sœur est si étourdie, vous savez...

— Étourdie?... ce que je lis prouve bien le contraire... regarde!... l'article le plus sérieux, le plus scientifique...

— Quoi donc? »

Elle m'indiqua du doigt le titre : *Sur les Télégraphes électriques*.

« Eh bien, qu'est-ce qu'on en dit des télégraphes électriques? demanda Lucie incrédule.

— On dit qu'il vient d'être rendu un décret autorisant l'emploi d'un appareil à l'aide duquel on pourra transmettre des *fac simile* de dépêches écrites, de portraits, de plans...

— C'est merveilleux! fit Lucie; mais cela coûtera sans doute bien cher?

— Non. Le prix sera calculé à raison de 20 centimes le centimètre carré, et l'on vendra des papiers faits exprès pour ces sortes de dépêches, au prix de 10 centimes la feuille, quelle qu'en soit la dimension. Par exemple, cette dimension ne pourra jamais être de moins de 30 centimètres, ni de plus de 120 centimètres. On parle, à ce propos, d'une autre invention non moins extraordinaire : le télé-

graphe acoustique, qui permettra à la voix de se faire entendre à d'énormes distances. Un tube porte-voix, mis en communication, par un fil électrique, avec une membrane métallique agencée d'une manière particulière composerait tout l'appareil de ce télégraphe. On articulerait une note dans le tube, et cette note irait se reproduire exactement par la vibration de l'autre côté du fil.

— Ce serait une précieuse découverte, si l'on parvenait à en tirer des résultats pratiques.

— Et le télégraphe musical, qui mettrait, à l'aide de fils électriques, un piano quelconque, un piano central en rapport avec tous les pianos que l'on voudrait ? Il vous prendrait, par exemple, à vous qui n'êtes pas musicien et qui pourtant avez chez vous, comme tout le monde, ce malheureux instrument dont on a tant médité, la fantaisie d'entendre, après votre dîner, une valse de Chopin, la Marche Turque de Mozart, ou bien un grand morceau de Prudent ou de Thalberg, vite vous feriez prévenir au bureau du piano central, et en moins de dix minutes on vous servirait un concert à votre gré, un concert que vous écouteriez en robe de chambre, au coin de votre feu, mollement étendu dans votre fauteuil préféré... N'est-ce pas une admirable invention ?

— Oui, et un admirable *canard* aussi !

— Avez-vous quelquefois vu l'intérieur d'un bureau de télégraphie électrique, mesdemoiselles ? dit Thérèse ; moi, j'ai eu la bonne chance de pouvoir visiter, avec mon père, celui de la rue de Grenelle-Saint-Germain, qui est le principal poste télégraphique de Paris.

— Ce doit être bien intéressant et bien curieux ?

— Très-curieux, je vous l'affirme.

— Conte-nous ce qu'on y voit, alors, Thérèse ?

— Bien volontiers. On entre d'abord dans une grande pièce silencieuse, le long des murs de laquelle il y a des espèces de cloisons à hauteur d'homme, occupées par trente ou quarante petites tables où sont assis des employés. Chacune de ces petites tables est surmontée d'un appareil, long de 30 centimètres à peu près et haut de 20. Il y a en outre quatre brins de fil de fer qui entrent dans la muraille. A un moment donné la machine fait entendre un frémissement semblable à celui d'une pendule qui va sonner ; un timbre résonne, et une étroite bande de papier sort, couverte de signes, de la petite boîte. Ce sont les signes télégraphiques. L'employé les traduit, en forme des mots, et voilà comment on sait en quatre ou cinq minutes ce qui a été pensé à quatre ou cinq cents lieues de là !... Pour vous donner une idée de la célérité du télégraphe électrique, au moment où l'Empereur achevait de prononcer son discours à l'ouverture des chambres, la reine d'Angleterre pouvait déjà en lire les premières lignes.

— C'est inouï ! Et c'est dans cette salle que viennent aboutir les dépêches de toutes les parties du monde ?

— Oui ; l'Europe, l'Asie, l'Afrique, confient chaque jour quelques-unes de leurs idées à ce petit coin de Paris.

— T'a-t-on montré ce qui fait mouvoir ces appareils ?

— Il y a, dans une pièce voisine de cette grande

salle, des vases de terre qui contiennent les piles électriques où s'opère le travail chimique qui donne naissance à l'électricité. On nous raconta, en nous faisant visiter cette pièce, qu'un jour tous les appareils s'étaient trouvés subitement dérangés, mais dérangés de telle sorte que Berlin recevait les nouvelles destinées à Lisbonne, Saint-Petersbourg les dépêches de Constantinople, Vienne celles de Londres, etc. Vous devinez les quiproquos, la confusion qui en résultait ! Les employés ne savaient à quel saint se vouer. En face de leurs machines détraquées et courant comme des folles, eux aussi perdaient la tête !... Enfin, on découvrit dans la pièce aux piles électriques, un gros chat qui s'y était furtivement glissé, et qui s'amusaît bêtement à jouer au milieu des fils. On mit bien vite l'intrus à la porte, et tout rentra dans l'ordre... mais il était temps, car quelques minutes encore, et peut-être l'Europe entière eût été brouillée... Voyez pourtant à quoi tiennent les destinées des royaumes !...

— Bon Dieu ! on dirait que vous parlez politique ! s'écria Marie ennuyée de cette conversation un peu sérieuse. Écoutez ce que je vais vous lire, ce sera plus amusant : c'est une demande en mariage adressée par un professeur de grammaire au père d'une jeune fille :

« Monsieur,

» Pardonnez à la *proposition* que je prends la licence de vous faire de m'accepter pour l'humble
» *adjectif* de mademoiselle votre fille. Il est *positif*
» que je me trouverais heureux au *superlatif*, si
» vous daigniez vous rendre à mes vœux, quoique
» par caractère je ne sois pas très-démonstratif.
» Je sais que je ne suis ni la *première*, ni la *seconde*, ni la *troisième* personne qui ait recherché
» mademoiselle votre fille ; mais soyez certain que
» nul ne l'aimera autant que moi, et que je lui
» serai fidèle tant qu'il me restera une *particule* de
» raison et jusqu'à l'*article* de la mort ; que je n'aurai jamais le *verbe* haut avec elle, que je ne
» prendrai de ma vie le ton *impératif*, et que nous
» serons toujours d'*accord* pour le *mode* et le *genre*
» de vie qu'il lui plaira de suivre. Je n'y trouverai
» à redire dans aucun *cas*, et je ne suivrai enfin
» d'autre *régle* que celle de ses désirs et des vôtres.
» Son bonheur sera *parfait*, et vous n'aurez jamais
» *sujet* de vous plaindre du *régime* que je lui ferai
» suivre.

» Le *présent* et le *passé* sont un sûr garant que je
» ne suis pas un *futur* à dédaigner. Je suis un
» *homme actif* quoique *réfléchi*. Je suis très-peu
» *personnel* et je travaille beaucoup ; j'ai une petite
» aisance et ne suis grevé d'aucun *passif*. Si la *ré-*
» *solution* de mademoiselle votre fille à mon égard
» ne *participe* pas des vœux que je vous exprime,
» son *nom* n'en sera pas moins, dans tous les temps,
» mon seul *vocatif* jusqu'à la mort.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

— Est-ce assez impayable, dites, si ce n'a pas été fait à plaisir ? »

On en convint, et j'offris à nos amies de leur montrer le pendant de cette originale épître. Il est en vers, ajoutai-je ; c'est un défi entre un monsieur que connut autrefois ma mère et une jeune dame

musicienne. Tenez, ma bonne Marie, c'est là dans cet album, lisez !

Marie ne se fit pas prier, et commença la pièce suivante :

Quoi ! vous voulez qu'en termes de musique
J'aille à tort et à travers
Rimer sur vous des vers ?
C'est vraiment une idée unique
Qui ne pouvait venir qu'à vous.
Vous le voulez... il n'est pas de réplique.
Vite au travail !... soumettons-nous,
Car même pour vous plaire, on parviendrait, madame,
Soit en majeur, soit en mineur,
A dénicher, je crois, un sentiment du cœur
Dans chaque note de la gamme.

.....
On ne vous vit jamais ni blanche, ni blonde,
Ceci soit dit sans vous fâcher !
Car Dieu, pour vous dédommager,
A fait de vous une piquante noire :
L'ébène plait aussi bien que l'ivoire !
Puis une noire, sans mentir,
Dans tous les cas vaut un soupir,
C'est principe notoire.
Seulement, prenez garde à vous,
Redoutez le temps et ses coups ;
Ce coureur éternel qui jamais ne repose,
Aux cris de la beauté qui refuse une pause
A la jeunesse un point d'arrêt,
Ce sorniois, dans sa course enfin qui tout accroche,
Peut-être un beau jour oserait
Faire hélas ! de vous une croche !...
Ah ! s'il m'était permis
Contre l'âge de vous défendre,
Je vous dirais : restez-en là,
Chacun de nous y gagnera.
Mais avare des pleurs que vous feriez répandre,
Gardez-vous bien surtout, peur vos amis,
Au-dessous du sol de descendre !

Une salve d'applaudissements couvrit ce dernier vers, mais nous avions été si tapageuses dans nos témoignages d'approbation, que la causerie de nos pères et de nos mères réunis autour du foyer en fut interrompue.

« On parle bien bruyamment musique de ce côté, vint nous dire mon père... ne nous jouera-t-on donc rien, ce soir ? »

Nous ne nous fîmes pas prier, tu comprends !... C'est un si grand plaisir d'être agréable aux gens qu'on affectionne, seulement notre conversation s'arrêta là. Ma lettre s'y arrêtera de même... non pas sans te gronder cependant, vilaine paresseuse, de me laisser faire ainsi, à moi toute seule, les frais de notre correspondance.

JEANNE.

MODES

Que ne suis-je au temps des fées et que ne m'est-il permis de consulter un miroir magique qui, me faisant vieillir de quelques mois, me donnerait la possibilité de vous diriger plus sûrement dans le choix de vos toilettes d'été ! Il me paraît évident que, d'ici à un an ou deux, notre costume aura subi une métamorphose complète ; laquelle ? Nul ne peut le dire aujourd'hui, ni après combien de modifications ce changement sera opéré ; quoi qu'il en soit, comme toujours, je vous engagerai à la modération ; et sur-

tout à attendre patiemment avant de trancher la question des toilettes d'été.

Les pardessus deviennent de plus en plus petits ; les robes, au contraire, quant à la longueur, prennent des proportions effrayantes, à désespérer les personnes n'ayant pas équipage ; mais, vous le savez, mesdemoiselles, il est toujours facile de se tenir dans un juste milieu ; on peut faire la jupe un peu plus longue derrière que devant, sans pour cela lui donner une dimension qui nécessiterait un page.

Il est plus que probable que les robes avec pardessus pareils seront encore très en faveur pour le printemps et même pour l'été ; les corsages blancs auront aussi, je le crois, une longue existence ; suivant l'étoffe et la façon, ils sont plus ou moins habillés ; vous savez combien cette mode si jolie est précieuse pour utiliser une robe jusqu'à la fin. Seulement il ne faut jamais porter un canezou en mousseline orné d'entredeux brodés ou de valenciennes, avec une robe ordinaire ; pour l'intérieur on peut mettre la veste en piqué blanc ou le corsage en nansouk épais avec devant, col et poignets en toile ; et comme vêtement fort commode pour le matin, une petite veste en toile de lin écrue avec soutache de laine noire. Mais me voici entraînée un peu avant dans la saison ; pour le moment, la veste *Jardinière* en molleton uni ou côtelé, dont nous donnons le patron dans notre grande édition bi-mensuelle, est plus convenable, surtout pour les personnes habitant la campagne. Si je vous parle déjà des vestes en toile c'est afin que vous ayez le temps de les broder avant les chaleurs.

L'alpaga, le mohair et le foulard sont les étoffes adoptées pour le printemps depuis de longues années. Une variété du mohair est la cretonne, étoffe plus forte et généralement très-bon marché, je vous la recommande en uni avec paletot pareil pour robe de fatigue ; mais à carreaux, à raies, etc., elle ne peut guère servir que pour robe du matin. Dans les foulards arrivés récemment je vous citerai les semés de muguet, d'abeilles, de bouquets Pompadour, de pois plus ou moins gros et espacés différemment, et cent autres dessins ; les rayures de toutes dimensions, noires sur fond gris, cuir, vert lumière, bleu Mexico, écri, violet, mauve ; ou tous ces dessins en grosseille, bleu, vert, violet, etc., sur fond blanc ; puis les raies cachemires disposées en long ou en bâtons rompus, et les palmes cachemire sur fond de diverses nuances ; ces deux dernières dispositions sont charmantes pour robes de chambre élégantes.

Il y a en ce moment une grande variété dans la forme des corsages de robes, et cependant on peut dire qu'ils varient peu ; ce sont toujours une ou deux pointes devant, ou la veste ouverte, et les basques longues, moyennes ou courtes, arrondies, en triangle, en pointe, carrées, plissées, à revers avec ou sans boutons. Les jupes sont taillées en pointes, car la mode exige aujourd'hui les jupes très-plates sur les hanches ; on peut les monter à gros plis creux ce qui — bien que datant de quelques années — est, à mon avis, la manière la plus gracieuse ; ou avec un gros pli creux, devant un gros pli derrière, et dans l'intervalle de petits plis simples.

La multiplicité des jupes adoptée cet hiver pour les toilettes de bal amènera peut-être les tuniques relevées pour les robes légères, cet été ; ne préjugeons

rien; cependant les robes en alpaga, avec jupon pareil, la robe relevée par des pattes en alpaga, bordées de velours, ou en passementerie, ou en entredeux de dentelle sur transparent de couleur, ressemblent déjà bien à la tunique.

Cette disposition de jupe est très en vogue pour les petites filles; sur les pattes, la veste et la ceinture à pointe; la broderie russe avec soutache et lacet est prodiguée. Parmi les corsages décolletés pour enfants, on en fait beaucoup avec revers devant, en étoffe de nuance tranchante, soit bleu ou rouge sur noir, violet ou rouge sur gris; le rouge n'a d'ailleurs rien perdu de sa saveur, il n'a de rival que le bleu qui est la véritable couleur des enfants, et qui, certainement, un jour ou l'autre reprendra ses droits.

Il est assez utile à cette époque de ne pas se contenter pour les robes du corsage décolleté ou de la ceinture à bretelle, et autant que possible, il faut faire la veste pareille; ou une veste en soie noire avec passementerie. Dès les premiers beaux jours on s'empresse de retirer les confections aux enfants, mais le corsage blanc, même avec corsage décolleté, ne peut suffire, à moins que ce ne soit dans les grandes chaleurs. Cette mode de sortir les petites filles sans pardessus ne peut être admise que jusqu'à un certain âge; une limite précise est difficile à déterminer, le développement n'étant pas le même chez tous les enfants; mais de sept à neuf ans, dix tout au plus, on pourra s'abstenir de leur mettre le pardessus.

Deux fort jolies toilettes se font en ce moment en main pour deux petites cousines, dont l'une âgée de cinq ans doit, d'ici à quelques jours, être la demoiselle d'honneur de sa sœur. La robe est en taffetas fond blanc à petites raies bleues, garnie dans le bas d'une simple ruche chicorée en taffetas bleu. La ceinture à pointe, remontant sur la guimpe, est à petite basque, tout autour, découpée en pointes à dents un peu aiguës; la ceinture et les bretelles, avec pointes sur les épaules, sont garnies d'une ruche microscopique; la guimpe est ornée de petits velours. La toque est en gros grain blanc avec velours bleu et plume blanche.

L'autre toilette, pour la petite cousine de neuf ans qui n'a pas encore complètement quitté le deuil, est en foulard fond blanc à semé de très-petites fleurettes violettes; cinq rangs de petits velours noirs posés en ondulations forment tunique; le corsage décolleté, avec herbe très-courte et basque plissée derrière est orné également de velours posés en ondulations; la chemisette a des entredeux en valenciennaise sur transparent violet. Pardessus en drap de Lyon avec passementerie basse ornée de jais. Casquette en gros grain blanc avec biais en velours épinglé violet; nœud à pans en velours épinglé, plumes blanches et violettes.

Savez-vous, mesdemoiselles, que nos chapeaux sont encore trop grands! vous pensiez peut-être que l'on ne pouvait pas les faire plus petits, après avoir supprimé les fonds et les bavolets; mais nos modistes sont arrivées à faire de petites coiffures sur lesquelles on entasse des flots de tulle, de rubans, des étoiles en jais, en acier ou en perles dorées, des chaînes en verre soufflé... le tout mêlé de plumes et de fleurs. Ne croyez pas cependant que tout ce clinquant soit de nécessité absolue; mademoiselle Taroten fait pour tous les goûts, et le chapeau de notre gravure, qui

a été dessiné chez elle, vous prouve que l'on peut faire de très-jolies coiffures sans y mettre tous ces ornements en perles. Je veux vous détailler quelques-uns de ses modèles créés pour la prochaine saison.

Chapeau de tulle blanc brodé de perles d'or avec cache-peigne en frange de plume; sur le haut de cette frange sont posées trois étoiles en perles d'or; grand nœud de ruban blanc en moire antique; dessous, torsade de velours noir ornée de trois étoiles d'or.

Chapeau de tulle rose brodé de perles blanches; derrière, grand nœud de tulle brodé de perles blanches et retenu par un carré de perles; une aigrette est placée sur le côté. Avec ces deux chapeaux qui exigent une jolie toilette, on peut mettre la robe en moire antique grise ornée de pattes en passementeries sur les coutures de la jupe; ces pattes commencent à la ceinture et descendent en s'élargissant jusque sur le haut de l'ourlet; les mêmes motifs de passementerie se répètent en plus petit sur les coutures d'épaule, les pinces et les nervures du dos. Le pardessus, qui est en drap de Lyon, noir, se fait à manches et ajusté; il est très-court et très-orné de dentelle et de passementeries avec jais placés sur toutes les coutures.

Le chapeau blanc que je viens de vous décrire accompagne très-bien une robe en gros de Tours bleu, avec paletot pareil; la robe et le paletot sont ornés de cordes formant des ondulations et de nœuds terminés par des glands. Ces deux toilettes se trouvaient dans un trousseau de mariée, chez madame Le-cellier.

Comme toilette plus simple, pouvant convenir pour jeune femme et pour jeune fille, je citerai une robe en foulard à petites rayures ondulées, ornée dans le bas de losanges en guipure; le corsage est montant à pointe devant, et basque derrière formée par trois languettes qui se terminent en pointe. Le chapeau est en paille anglaise; deux barbes de tulle noir bordées de petites pailles et garnies de dentelle partent du milieu du chapeau et forment la pointe; entre les deux barbes, est placé un nœud de velours noir retenu par un camélia rouge; dessous, bouillonné de tulle noir brodé de paille avec camélia posé un peu sur le côté. On met avec cette toilette une confection en drap léger, ou un cachemire; les jeunes filles se permettent aujourd'hui de porter le cachemire, il est long ou carré, peu leur importe; seulement elles ne mettent que des rayures, mais à mon avis le cachemire long ne devrait se trouver que dans la corbeille de mariage.

Ce n'est pas seulement dans les chapeaux que l'on prodigue l'acier, on en met sur les robes et les confections; ainsi on fait la robe en popeline ou en alpaga, garnie sur le devant de trois rangées de petites boucles en acier; toutes les coutures du corsage sont garnies des mêmes boucles, et, si le pardessus est pareil à la robe, on garnit également toutes les coutures avec ces petites boucles. Le chapeau est en crin noir, bordé tout autour d'un large biais en velours sur lequel est brodée une grecque en acier; derrière est un nœud en velours noir retenant un petit bouquet de roses. Souvent on fait une petite broderie en acier au bout des brides et des cravates; la fureur de l'acier est poussée à un tel point que l'on fait des parures complètes de bijoux en acier: les boucles d'oreille, les

broches, les boutons, les bracelets, les peignes. Tout cela est fort joli dans les magasins ; on voit une vitrine tout entière où cet acier taillé scintille comme des diamants ; on le mêle quelquefois avec des grenats. L'étoile à cinq branches est le motif qui est le plus souvent répété ; on la fait de différentes grandeurs pour orner des peignes et pour faire des bracelets et des boucles d'oreille ; les torsades et les nœuds ont aussi un grand succès ; mais il ne faut pas abuser de ces parures, qui sont très-voyantes

Je veux vous signaler une nouvelle excentricité de

la mode sans toutefois parler de l'accueil réservé à cette originalité. Depuis trop longtemps — paraît-il — on nouait la cravate par devant, il faut essayer de la nouer par derrière, et pour arriver à ce but on prend un long ruban en taffetas ou en velours, que l'on attache derrière le cou, en mêlant les longs pans à tous les rubans du chapeau. Tout en blâmant cette nouveauté, nous ne pouvons rien dire pour l'avenir, et peut-être serons-nous forcés un jour — dans un temps plus ou moins éloigné — de nous habituer à faire notre nœud de cravate par derrière !

EXPLICATIONS

Planche IV

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 3, Tablier d'enfant — 4, B. P. — 5, V. M. — 6 et 7, Parure — 8, A. S. enlacés — 9, Écusson avec F. J. D. — 10, Écusson avec B. G. — 11, Mouchoir, écusson avec A. B. — 12, Alphabet — 13, Eugénie — 14, T. L. — 15, Mélanie — 16, F. J. — 17, L. D. enlacés — 18, E. G. — 19 et 20, Bonnet d'enfant — 21, A. T. — 22, A. J. enlacés — 23, C. C. enlacés.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 5, Tablier d'enfant — 6 à 11, Bonnet de nuit — 12 à 15, Bonnet en crochet pour enfant — 16 et 17, Panier à bonnet — 18 à 20, Pelote de poche — 21 à 23, Écran.

COTÉ DES BRODERIES

- 1 à 3, TABLIER D'ENFANT.
 1, Pièce d'épaule.
 2, Jockey.
 3, Garniture.
 Plumetis, pois et feston. (Voir l'explication 1 à 5, côté des patrons.)
 4, B. P., plumetis.
 5, V. M., pour linge de table, plumetis.
 6 et 7, PARURE, feston et cordonnet sur mousse-line, manchette en équerre.
 8, A. S., pour linge de table, plumetis.
 9, ÉCUSSON avec F. J. D., plumetis et cordonnet.
 10, ÉCUSSON avec B. G., plumetis, cordonnet et point de sable.
 11, MOUCHOIR, écusson avec A. B., plumetis, cordonnet, point de sable et feston.
 12, ALPHABET, point de poste et point à la minute.
 13, Eugénie, plumetis.
 14, T. L., pour taie d'oreiller, feston, plumetis et cordonnet.
 15, Mélanie, plumetis, cordonnet et pois.
 16, F. J., pour linge de table, plumetis.
 17, L. D. enlacés, linge de table, plumetis.
 18, E. G., plumetis et cordonnet.
 19 et 20, BONNET D'ENFANT, application de batiste sur tulle, cordonnet et jours.
 21, A. T., linge de table, plumetis entouré de cordonnet. Ce chiffre peut s'exécuter en coton blanc avec filet en coton rouge.

- 22, A. J. enlacés, pour linge de table, plumetis.
 23, C. C. enlacés à l'impériale, plumetis.

COTÉ DES PATRONS

- 1 à 5, TABLIER D'ENFANT.
 1, Moitié du tablier.
 2, Pièce d'épaule.
 3 et 4, Jockey.
 5, Croquis.

Ce tablier se fait en nansouk. Le n° 1 est la moitié du tablier ; il faudra donc pour le tailler plier l'étoffe et poser le pli sur la ligne ponctuée du devant. Pour la pièce d'épaule n° 2, on pliera également l'étoffe et on posera le pli de droit fil sur la ligne ponctuée du devant ; la pièce ayant aussi trois pattes dans le dos, on taillera le côté droit avec deux pattes, et le gauche avec une seule, en prolongeant la pièce pour l'intervalle de cette patte et de celle du milieu, et afin de faire croiser la pièce au milieu en dessous à la lettre G. La pièce, sauf les pattes, sera doublée par un biais en nansouk ; le tablier sera froncé en suivant les lettres de raccord. En suivant également les lettres, on froncera d'abord la partie du jockey n° 4, puis la partie du jockey n° 3, on verra d'après les lettres que le n° 3 croise sur le n° 4 à l'épaule ; les pattes seront fixées au tablier par un point fait légèrement. — Pour la broderie, voir les nos 1 à 3 (côté des broderies). — La garniture n° 3 est pour garnir le tour du tablier ; si l'on veut reproduire le dessin de la pièce d'é-

paule au-dessus de l'ourlet, on supprimera cette garniture et on festonnera le bord du tablier ou une petite bande froncée très-basse sans la broderie qui accompagne la garniture n° 3; la même petite bande festonnée et froncée légèrement garnira la pièce d'épaule, les pattes et les jockeys.

6 à 11, BONNET DE NUIT.

6, Moitié du fond.

7, Moitié de la passe,

8, Coulisse.

9 et 10, Brides.

11, Croquis du bonnet.

Il faut plier l'étoffe en biais et placer la ligne ponctuée du patron n° 6 sur le bord du pli. — La passe se taille de droit fil. Le fond se monte à la passe en fronçant légèrement de C à B des deux côtés, puis de B à A. Les deux lignes ponctuées entre lesquelles sont placées E et D, indiquent l'endroit où l'on doit jeter le fil pour froncer la coulisse sur laquelle on fixe par une piqûre de chaque côté la petite bande de biais taillée sur le patron n° 8, en suivant les lettres de raccord. La partie du fond qui se trouve rester en dessous de la coulisse forme le bavet; elle doit être garnie ou festonnée comme le bonnet.

12 à 15, BONNET D'ENFANT en crochet tunisien.

12, Détail du travail.

13, Premier rang de la dentelle.

14, Deuxième et dernier rang de la dentelle, travail grossi.

15, Croquis du bonnet.

Le bonnet est à trois pièces en laine de Saxe blanche, et se fait en crochet tunisien, mais en reprenant les mailles dans la chaîne du rang précédent, comme on peut le voir d'après le croquis numéro 12.

Pour le fond, montez une chaîne de 21 mailles, et faites 30 rangs de crochet tunisien, comme le détail n° 12.

COTÉ DROIT. — Montez une chaîne de 17 mailles.

1^{er} RANG. — 17 mailles — une augmentation. — Vous faites cette augmentation par une maille-chainette que vous ajoutez après avoir redescendu la dernière maille du rang.

Faites 5 rangs de 18 mailles; à la fin du cinquième vous faites une augmentation comme au premier rang.

7 rangs de 19 mailles.

Le rang suivant, qui est le dernier, n'ayant que 17 mailles, vous ferez deux diminutions en montant les mailles sur le crochet; ainsi, vous prendrez 2 mailles ensemble au commencement du rang, et 2 mailles ensemble à la fin.

COTÉ GAUCHE. — Montez 17 mailles.

1^{er} RANG. — 17 mailles — une augmentation en redescendant le rang; pour cette augmentation, faites 2 mailles-chainettes entre la première et la deuxième maille.

5 rangs de 18 mailles, une augmentation entre la première et la deuxième maille en redescendant le 5^e rang.

7 rangs de 19 mailles; puis, pour terminer ce côté, un rang comme le dernier rang du côté droit.

Réunissez les côtés au fond par un rang de demi-brides en laine de Saxe bleue; pour chaque maille vous piquez le crochet dans une maille du fond et

dans une du côté. La partie sans augmentation se place sur le devant du bonnet, et la partie avec diminutions forme le bas.

Faites avec la laine blanche tout autour du bonnet un rang de 1 demi-bride — 1 maille-chainette.

GARNITURE. — Prenez une règle plate de 2 centimètres et faites avec de la laine anglaise mise en double 1 mètre et demi de dentelle. — Faites une maille-chainette, puis tout le rang, en tournant à chaque maille la laine autour de la règle qui sert de moule; le croquis n° 13 indique parfaitement la manière dont se fait ce travail. On fera descendre les mailles du moule lorsqu'il sera trop chargé.

La laine étant double, chacune des mailles forme deux boucles. — Pour terminer la dentelle, vous faites avec de la laine anglaise bleue une demi-bride dans chaque boucle, comme au croquis grossi n° 14.

Posez un rang de cette dentelle au bord du bonnet, excepté au fond derrière; un deuxième rang au-dessus devant, depuis la moitié d'un des côtés, jusqu'à la moitié de l'autre, et un rang au-dessus tout autour.

Deux cordes minces en laine bleue et blanche, avec petits glands, sont passées dans le rang de demi-brides du bas du bonnet pour le serrer, et deux cordes un peu plus grosses forment les brides.

16 et 17, PANIER A BONNET en osier avec appliques de drap.

16, Détail du travail.

17, Croquis du panier monté.

Les appliques en drap qui ornent ce panier sont brodées en soie d'Alger dédoublée.

Placez au milieu un rond en drap blanc brodé en noir, recouvrez le bord d'une lézarde blanche et noire. Le médaillon placé au milieu de ce rond est en drap bleu découpé à dents, maintenu par une soutache ponceau fixée par des points noirs; les pointes à l'intérieur de la soutache sont en soie mais. La fleurette du milieu se fait en cachemire ponceau avec un point noué en soie mais au milieu; les branches autour de la fleur sont en points noués et points lancés; la tige est noire, les feuilles blanches, et les points noués ponceau; de l'autre côté du panier, le médaillon est en drap ponceau, la soutache et les points noués ponceau sont remplacés par du bleu.

Sur chaque côté du panier vous posez des appliques en drap découpé, en alternant une bleue et une rouge; entre les appliques vous posez une bande en drap noir avec point de chausson mais.

APPLIQUE ROUGE. — Rond en drap blanc maintenu par des points disposés en rayons, alternant un bleu et un noir; un point noué mais au milieu couvre l'endroit où tous les points se réunissent. Les fils lancés formant gerbe, sont également alternés un noir et un bleu; le point du milieu est bleu; à l'extrémité de chacun de ces points est un point noué mais; le fil formant le lien de la gerbe est mais; l'étoile du haut de l'applique est un point croisé noir capitonné en mais.

APPLIQUE BLEUE. — La tige est noire, les feuilles brodées au passé en soie blanche et un point lancé noir au milieu; les points noués se font en ponceau, la fleurette du milieu est une applique en

cachemire ponceau, le point noué du milieu est
maïs.

Une lézarde noire fixée par de la soie mais couvre le bord des appliques autour du rond en osier qui entoure le médaillon du milieu.

Une chenille ponceau borde le panier, les anses sont ornées d'une soutache ou d'un lacet ponceau.

On se procurera le panier, dont le prix est de 6 à 11 francs, suivant la grandeur de l'osier, et tout ce qui est nécessaire pour l'orner, ainsi que toutes les fournitures pour la tapisserie et les petits travaux que nous publions, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan.

18 à 20, PELOTE DE POCHE.

Taillez deux ronds en soie sur le patron n° 18, en suivant la ligne extérieure de ce patron ; puis deux ronds en carton sur le tracé ombré du même patron. Faites sur les deux ronds en soie la broderie représentée au n° 20, qui est en petit lacet noir, fil d'or un peu gros et perles. Le lacet forme une grecque et est retenu par des points en fil d'or ; puis on place le fil d'or en ondulations, comme l'indique le modèle, en le retenant par des points en soie jaune très-fine, que l'on doit cacher le plus possible ; les perles se placent dans le creux des ondulations. On jette un point devant tout autour du rond en soie à la distance donnée par le patron n° 18 ; on place un rond en carton au milieu, à l'envers, on serre le fil, et l'on tend bien la soie sur le carton en jetant des fils d'un côté à l'autre, comme l'indique le n° 19. Lorsque les deux parties sont ainsi préparées, on les réunit par un surjet.

21 à 23, ÉCRAN en canevas de Chine.

21, Détail grossi de la broderie.

22, Patron de l'écran.

23, Croquis de l'écran monté.

Cet écran est très-facile à monter.

Prenez du canevas de Chine très-fin, et taillez-le sur le patron n° 22, en laissant deux centimètres autour pour mettre en dedans de la doublure. Les étoiles se brodent en soie d'Alger ou gros cordonnet. — La grande étoile du milieu et les quatre moyennes qui sont autour, sont ornées de grosses perles d'or. Le n° 21 donne le détail de la broderie en points lancés, la grande étoile fait le milieu de l'écran.

Taillez un carton sur le patron n° 22 et un morceau de taffetas ou de percaline de la nuance de la broderie, de la même grandeur que le canevas de Chine; on bâtit le canevas de Chine sur le carton en rabattant en dedans les deux centimètres qui ont été taillés en plus du patron; puis on ouate légèrement la doublure et on la fixe au canevas par un surjet; ensuite on coud un lacet en soie à tous les angles pour fixer l'octogone par un petit nœud dans la monture en bambou que l'on peut se procurer, au prix de 10 francs la paire, à l'adresse donnée aux n°s 16 et 17.

PLANCHE DE CROCHET

1, Voile de fauteuil, crochet carré ou filet brodé.

2, Dentelle.

Montez le nombre de mailles nécessaire pour garnir l'objet auquel vous destinez la dentelle, et faites au 1^{er} rang $\perp - 1$ bride $- 2$ mailles-cha-

nettes — retournez au signe + en laissant toujours dans le bas 2 mailles d'intervalle entre chaque bride.

2^e RANG. — 1 demi-bride prise dans un carré du rang précédent — + 9 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans un carré en laissant trois carrés d'intervalle dans le bas — retournez au signe +.

3^e RANG. — On fait à ce 3^e rang les dents de feston ainsi que les branches et les anneaux placés sur ces dents de feston — 1 demi-bride prise dans le jour formé par les 9 mailles-chaînettes du rang précédent — 7 brides prises dans le même jour — 10 mailles-chaînettes — formez un anneau en faisant : 1 maille passée dans la dernière bride — 18 demi-brides prises dans cet anneau — 1 maille passée dans la 7^e bride du feston — 7 brides prises dans le même jour que les 7 autres brides — 1 demi-bride prise dans le même jour — + 1 demi-bride prise dans le jour suivant formé par 9 mailles-chaînettes — 7 brides prises dans le même jour — 16 mailles-chaînettes — formez un petit anneau en faisant une maille passée dans la 6^e maille en partant de celle qui est sur le crochet — 3 mailles-chaînettes — 3 brides prises dans le petit anneau — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans le même anneau — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet entre la 6^e et la 7^e maille du grand anneau placé au-dessus de la dent de feston ; on compte ces 6 mailles en partant de la dernière maille qui forme l'anneau — 3 brides prises dans le petit anneau formé par les 6 mailles — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans le même anneau — 3 mailles-chaînettes — 3 brides prises dans le même anneau — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans le même petit anneau — 3 mailles passées dans les 3 mailles-chaînettes placées près de la petite feuille — 9 mailles-chaînettes — formez un anneau en faisant : 1 maille passée dans la 6^e maille-chaînette en partant de la maille placée sur le crochet — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la maille faisant le dernier angle de la petite feuille — 3 brides dans le petit anneau formé par les 6 mailles-chaînettes — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le même petit anneau — 3 mailles-chaînettes — 3 brides dans le même petit anneau — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le même anneau — 3 mailles-chaînettes — 3 brides prises dans le même anneau — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le même anneau — 3 mailles passées dans les 3 mailles-chaînettes formant la tige de la petite feuille — 9 mailles-chaînettes — formez un anneau en faisant : 1 maille passée dans la 6^e maille-chaînette en partant de la maille placée sur le crochet — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la maille faisant le dernier angle de la dernière petite feuille — 3 brides dans le petit anneau formé par les 6 mailles-chaînettes — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le même petit anneau — 3 mailles-chaînettes — 3 brides dans le même petit anneau — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le même anneau — 3 mailles-chaînettes — 3 brides dans le même anneau — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans le même anneau — 3 mailles passées dans les 3 mailles-chaînettes formant la tige de la petite feuille — 6 demi-brides dans les 6 mailles-chaî-

nettes formant la tige de la branche — 1 maille passée dans la dernière des 7 brides du feston — 7 brides prises dans le même jour que les 7 autres brides — 1 demi-bride dans le même jour — 1 demi-bride prise dans les 9 mailles-chainettes formant le jour suivant — 7 brides dans le même jour — 10 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 7^e bride pour former un anneau — 6 demi-brides prises dans l'anneau — 1 maille passée dans l'angle de la 3^e petite feuille — 12 demi-brides dans le même anneau — 1 maille passée dans la 7^e bride du feston — 7 brides dans le même jour que les 7 autres brides — 1 demi-bride — retournez au signe +.

4^e RANG. — Ce dernier rang se compose de 7 trèfles. Attachez le fil dans le 4^e angle de la première petite feuille + — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 5^e maille-chainette en partant de la maille qui est sur le crochet pour former un anneau — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans le petit anneau formé par les 4 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans le même anneau — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans le même anneau — 1 demi-bride en enfermant la chaîne formant la tige du petit trèfle — 2 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans l'angle suivant de la branche — retournez au signe + pour l'explication des 7 trèfles qui se font tous de même. Le premier est rattaché dans le 5^e angle de la première feuille ; le second, dans le 1^{er} angle que l'on trouve libre à la seconde feuille ; le troisième, dans le 2^e angle de la même feuille ; le quatrième, qui est placé au milieu de la branche, se rattache dans le 3^e angle de la même feuille ; le cinquième, dans le 4^e angle de cette même feuille ; le sixième, dans le 1^{er} angle de la troisième feuille ; et enfin le septième, dans le 2^e angle de la même feuille, puis on fait 4 mailles-chainettes qui passent en dessus de l'anneau, et que l'on vient arrêter par 1 demi-bride dans le premier angle que l'on trouve libre à la première feuille de la branche suivante, et l'on reprend l'explication au premier signe + de ce rang.

TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Bande pour coffre à bois et aménagement. Les médaillons de l'intérieur se font en alternant un vert et un bleu.

2, Dessin turc pour chaise, coussin et tapis de table, etc.

3, Petite bande cachemire pour bordure.

4, Dessin pour pantoufle ou pochette à ouvrage.

5, Dessin pour pantoufle.

DESSOUS DE LAMPE

Il se fait en moire ou en drap noir avec soutaches or et rouge, broderie en soie rouge, fil d'or et perles d'or. Au centre du dessous de lampe on fait une étoile en points lancés en soie et fil d'or ; puis on pose deux soutaches rouges entre lesquelles on fait huit petites étoiles en points lancés et huit ronds en perles ; en dehors des soutaches, on met une rangée de perles. Les carreaux en soie rouge se font avant de mettre les deux soutaches d'or ; on lance les soies rouges dans les deux sens, puis on fait un point en fil d'or partout où les soies se croisent, et l'on place une perle d'or à chaque angle des carreaux noirs ; ensuite on pose les soutaches d'or en ondulations comme l'indique le modèle. Ce dessous de lampe se garnit avec un tuyauté en drap rouge de 4 centimètres, que l'on découpe à petites dents et sur lequel on pose deux ou trois petites soutaches d'or ; on le pose autour du dessous de lampe en faisant un pli à chaque creux du dessin. Si le dessous de lampe est en moire, il faudra faire la garniture en ruban.

TAPISSERIE COLORIÉE

Guirlande de bluets sur fond blanc, pour chaise, coussin ou tabouret. Le jaune se fait en cordonnet ; on peut aussi, pour donner plus de brillant à la tapisserie, faire les deux nuances les plus claires de bleu en soie.

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme. — Robe en drap de Lyon, garnie dans le bas d'une grosse corde de soie ; devant, la garniture en dentelle et en corde forme tablier. — Corsage-habit ; la garniture orne le tour de la basque, les entournures, le bas des manches et le devant du corsage. — Capote en tulle bouillonné en long avec frange en plume et feuillage en velours bordant le haut de la frange ; le même feuillage en velours orne le dessous du chapeau.

Toilette de première communiant (1). — Robe en mousseline ornée de plis dans le bas. — Corsage à plis garni de valenciennais ; manche demi-bouffante avec poignet formant équerre. — Ceinture en taffetas à longs pans avec chou. — Bonnet en tulle illusion. — Voile en mousseline.

Toilette de jeune fille. — Robe de popeline. — Corsage *senora*, orné d'aiguillettes en passementeries. — Chemisette en nansouk avec plis, et garniture ruchée à l'encolure.

(1) De M^{me} Leclerc, 13, rue Vivienne.



ÉPHÉMÉRIDES

24 AVRIL 953. — LES HONGROIS DEVANT CAMBRAI.

Au milieu du dixième siècle, si cruellement agité par les invasions des Normands, par les querelles des grands feudataires et par la faiblesse de la royauté, apparut dans le nord de la Gaule une cohorte immense de Madgiars hongrois, peuples d'origine asiatique, encore païens, et dont la cruauté remplit les peuples de terreur. Ils traversèrent la Lorraine et arrivèrent au bord de l'Escaut, dans les prairies qui entourent Cambrai. Ils attaquèrent la ville épiscopale ; le premier assaut leur fut funeste, mais la soif de la vengeance les rendait plus redoutables. L'évêque priaît au pied de l'autel ou mon-

tait sur les remparts pour encourager les combattants, et après une longue défense, les Hongrois s'éloignèrent. On respirait, quand un soldat placé sur la tour de Saint-Géry, lança imprudemment une flèche dans l'armée ennemie. Cette audace réveilla la colère des Barbares ; ils revinrent, s'emparèrent de l'église de Saint-Géry, et la livrèrent aux flammes, après avoir immolé tous ses défenseurs.

Ces hordes féroces, privées de ces recrues continuelles qui avaient fait la force des Normands, ne tardèrent pas à disparaître complètement.

Mosaïque

La fermeté qui vient des principes est bien autrement roide que celle qui vient du tempérament et du caractère.

BONALD.

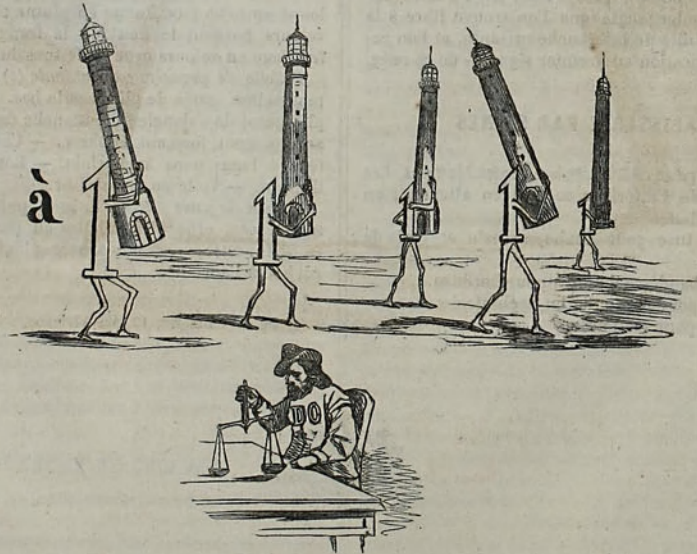
ÉNIGME.

On me voit dans l'étang, tout au bout du jardin,
Je commence la nuit, je finis le matin,
Je parais deux fois dans l'année,
Telle est, lecteur, ma destinée.

Mot de la Charade de Mars : PRÉCAUTION.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : La lame use le fourreau.

RÉBUS



Paris. — Typographie Monais et Comp, rue Amelot, 64



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

33^e année, Avril 1865.

Amsterdam Desterbecq, Rue du Cassin 8 bis Porte de Cologne

Ayuntamiento de Madrid

S. B. P. 1865

N^o IV

Amsterdam Desterbecq Vyndstraet 1 349

